BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AMÉNAÏDE,

OU

LES MARTYRS DE LA FOI.

AMÉNAÏDE,

OU

LES MARTYRS DE LA FOI,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR LOUIS PONET,

Auteur de L'HERMITE DE VINGT ANS, et D'ADOLPHE ET JENNY.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CE livre, où chaque individu grave ses actions, ses pensées, ses desirs, est le cœur de l'homme. Mais si par fois la vertu, la bienfaisance, en occupent quelques pages, l'envie, la trahison, la dissimulation, les effacent par leur vernis, s'impriment à leur place, et lorsqu'on veut les effacer à leur tour, on est contraint de déchirer la page.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEMARCHAND, Libraire, place de l'École, n° 1, en face du café Manoury.

AN X. — 1802.

COOPERATIVA PER LE BIBLIOTECHE ROMA

AU LECTEUR.

Lorsque la religion catholique reprend son empire vénérable; lorsque l'honnête homme peut avouer sans crainte qu'il reconnaît un Dieu auteur du tout; lorsque le gouvernement permet le libre exercice de ce culte révéré pendant tant de siècles, qu'il le consolide par ses vertus et par sa protection; lorsque les dignes serviteurs de Dieu, plus heureux que le roi des nations, trouvent enfin un asyle, il est donc permis aux cœurs pleins des divins bienfaits de celui qui gouverne l'univers, de témoigner leur joie et leur reconnaissance à la vue de tant d'œuvres immortelles. Qui peut calculer le nombre infini d'exemples dont les yeux sont frappés journellement, et qui

attestent le pouvoir immuable de Dieu? Le laboureur, d'une main habile, ouvre le sein de la terre; ses sueurs arrosent son ouvrage : mais ses soins, ses travaux, sa sollicitude, que feraient-ils, s'il n'avait l'assistance de l'éternel? Ce malheureux qui termine sa carrière avant de l'avoir parcourue, quel serait son destin! combien il murmurerait contre la misère qui l'environne, contre les maux dont il est victime, contre les amis qui le trahissent, sans cet espoir consolateur qui lui fait envisager une vie tranquille au sein de l'éternité, en sortant de ce passage orageux où l'on rencontre maints sophismes qui sont autant d'écueils contre lesquels la vertu vient échouer! La jeunesse s'éviterait bien des maux, si son ame s'élevait par fois au-dessus des

passions. L'histoire que j'écris en est une preuve fatale. Amour, funeste amour, ton poison est souvent dangereux pour l'homme sans expérience; tu le portes à l'oubli de ses devoirs: par fois tu le rends ingrat envers l'amitié, injuste envers la nature, et certes l'on peut dire avec vérité que tu es pour le mal *ce que Dieu est pour le* bien.

Ce n'est pas sans crainte que j'ai cherché à relever la gloire de ce Dieu dont les hommes ont méconnu si longtemps l'existence. Une tâche de cette nature demandait un plus grand talent; mais dans cette entreprise, je n'ai consulté que mon zèle et l'ardeur que m'inspirent journellement les travaux du grand moteur des mondes. De plus, sollicité par plusieurs personnes à qui j'avais lu le plan de ce roman, je me suis décidé à le

finir, tant pour répondre aux encouragemens que j'ai reçus de mes amis, que par le desir de faire voir jusqu'à quel point les passions peuvent influer sur le cœur de l'homme.

Il est dans cet ouvrage quelques traits qui ressemblent à Attala ; *le rapprochement qu'on pourra faire ne sera pas à mon avantage. Peut-être me reprochera-t'on d'avoir calqué le caractère d'Aménaïde sur celui de l'amante de* Chactas : *il n'en est rien ; mais quand cela serait,* M^r^. Château-Briand *est trop riche en talens, pour regarder à un si petit vol. Ah! puissé-je, si j'avais imité la marche de sa charmante histoire, avoir imité aussi les graces de son style et les charmes de son esprit!*

AMÉNAÏDE,

OU

LES MARTYRS DE LA FOI.

BIBLIOTECA N.S.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

DANS ce superbe pays, séjour des arts et des sciences, sous le plus beau ciel du monde, est située l'ancienne ville de *Pisa*. Sa position enchanteresse séduit les sens et charme l'œil de l'observateur. Entourée de citroniers, d'orangers, de mille arbustes dont l'odeur parfume les airs, on se croit transporté dans ces habitations magiques décrites par *Arioste*. Divers ruisseaux coupent ce charmant paradis; ils se réunissent à l'extrémité de la ville, et forment un lac dont les eaux salutaires et

utiles sont recueillies dans un bassin de marbre blanc ; c'est là que les habitans viennent le soir se rafraîchir. Ces bains sont divisés en trois parties : l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, et la troisième sert aux personnes malades. Parmi les étrangers qui fréquentaient ces bains, lord *Mayter* se faisait distinguer par ses largesses et la simplicité qu'il affectait. Un air sombre, le regard fixe, la pensée toujours occupée, étaient suffisans pour donner une idée des peines qui tourmentaient son ame. Joignez à cela une taille élevée, le teint un peu bazané, et deux larges cicatrices sur la figure, dont l'une lui avait ôté l'usage de l'œil droit, ce qui lui donnait un air sévère. Son abord était froid, mais son cœur était brûlant quand il s'agissait de secourir un malheureux.

Il était Irlandais d'origine. Des affaires politiques l'ayant forcé de s'expatrier, après avoir voyagé pendant plusieurs années, le climat de l'Italie lui sembla préférable à tout autre. Il y avait un an qu'il demeurait dans ce canton, où il se promettait des jours tranquilles, lorsque l'instabilité des choses vint détruire son espoir. Sa maison était voisine d'une autre où logeaient madame Darbara et la jeune Aménaïde; les deux bâtimens n'étaient séparés que par un jardin qui appartenait à Mayter; et d'une terrasse où il se promenait tous les matins, il voyait Aménaïde. Dans les premiers temps, il ne la remarqua pas; mais l'habitude de la voir changea bientôt ses affections aussi bien que l'emploi de son temps. Avant d'avoir vu Aménaïde, il ne se promenait sur sa terrasse que le

matin : depuis qu'un penchant involontaire le portait vers sa belle voisine, il y était à toute heure, même pendant que le soleil lançait ses feux dévorans. Là, un livre à la main, il paraissait méditer; mais ses esprits, moins occupés de l'ouvrage qu'il tenait, cherchaient à pénétrer dans le livre où Dieu seul peut lire. Ce livre, où chaque individu grave ses actions, ses pensées, ses desirs, est le cœur de l'homme. Mais si par fois la vertu, la bienfaisance en occupent quelques pages, la trahison, l'envie, la dissimulation les effacent par leur vernis, s'impriment à leur place, et lorsqu'on veut les effacer à leur tour, on est contraint de déchirer la page.

Madame Darbara fut la première à s'appercevoir de la nouvelle conduite de lord Mayter. Loin d'en parler à Aménaïde, elle tâchoit de

détourner son attention, sachant qu'un objet qui nous est indifférent, finit par nous intéresser quand nous le remarquons. Mais toute la prudence des hommes, leurs soins à éviter le sort qui les attend, ne peuvent empêcher le destin de faire exécuter ses arrêts.

Lord Mayter avait fui toutes les sociétés. Renfermé avec lui-même, il était inconnu aux autres personnes de la ville : les pauvres seuls étaient ses amis et avaient accès chez lui; mais cet isolement lui devint insipide; il aurait voulu réprimer le pouvoir qui l'entraînait vers Aménaïde; ce sacrifice était au-dessus de sa raison; sans ressentir les feux d'une passion pétulante, il éprouvait le doux besoin de l'amitié. Un jour il était à se promener hors la ville. Les orages ne sont pas fréquens dans ce

pays; cependant le temps se couvrait, la pluie commençait à tomber avec assez de force. Comme il donnait l'ordre à son cocher de retourner à la ville, il crut appercevoir Aménaïde et madame Darbara; il fait diriger sa voiture de leur côté, et prie ces deux dames d'accepter une place. Une offre aussi agréable ne pouvait être refusée. Lord Mayter était enchanté de cet événement qui lui donnait accès chez sa belle voisine. Ses yeux se portaient alternativement sur madame Darbara et sur Aménaïde. Le maintien modeste de cette dernière, son air doux, sa taille élevée, la fraîcheur du matin qui colorait ses belles joues, firent sur les chagrins de lord l'effet d'un beau soleil, après que la terre est dégagée des frimats glacés. Arrivées à leur demeure, ces dames lui pro-

posèrent d'entrer; malgré le desir qu'il en avait, il ne le fit pas, et demanda permission de venir s'informer de leur santé, ce que l'usage ne pouvait refuser: aussi cette demande lui fut-elle accordée. Dès que ces dames eurent réparé le désordre de leur toilette, elles descendirent dans le jardin pour prendre des glaces. Eh bien, ma chère Aménaïde, dit madame Darbara, comment trouvez-vous notre voisin? Mais, madame, reprit Aménaïde, il paraît franc, si toutefois l'on en peut juger d'après une première entrevue. Vous m'avez dit souvent que rien n'était plus difficile à connaître que la pensée; que souvent l'homme dépravé était celui dont l'aspect charmait le plus promptement : d'après vos discours, qui sont sages et auxquels j'ajoute beaucoup de foi, puis-je me former une

juste idée d'une personne qui s'est offerte aujourd'hui à mes regards pour la première fois? — Mais vous l'aviez déjà vu, je crois? — De temps en temps, sur sa terrasse; et je vous assure que je ne l'aurais pas remis, si vous-même ne m'eussiez dit que c'était lui.

Le lendemain, lord Mayter vint rendre une visite à ces dames. Les premiers momens de la conversation furent froids et réservés; mais bientôt elle prit de l'intérêt des deux côtés. La philantropie de lord plut beaucoup à madame Darbara, et la sagesse des raisonnemens de celle-ci donna une opinion avantageuse de son esprit à Mayter. Ces dames résident dans cette ville, leur dit-il? Oui, monsieur, reprit madame Darbara; mais vous, milord, il y a fort peu de temps que vous l'habitez? —

Un an à-peu-près, madame. Je croyais n'y rester que quelques mois; mais son site majestueux, ses magnifiques édifices, l'hospitalité exercée envers l'étranger, l'indépendance qui y règne sur-tout, m'ont décidé à fixer ma résidence ici; et je m'applaudirai de mon dessein, si j'ai le bonheur de cultiver votre connaissance. Milord est flatteur, reprit modestement Aménaïde. — Moi! non, je vous assure. Ami de la vérité, l'adulation m'est inconnue : ses principes portent trop de préjudice aux mœurs, pour que je me serve un seul instant de son arme dangereuse. Je sais que, dans ce monde, le moyen de parvenir est de farder ses discours, de composer ses actions. Votre sexe, mesdames, préfère quelquefois à l'homme qu'on taxe de rudesse, parce qu'il est vrai, celui qui se présente sous un dehors

séduisant et trompeur; mais en dépit de l'opinion générale, je soutiens, moi, que l'amant le plus aimant, le plus porté à chérir sa maîtresse, est celui qui a le courage de compter les défauts de l'amie de ses affections, et de les lui montrer lorsqu'elle en a... Mais, milord, interrompit Aménaïde, la politesse n'admet pas cette maxime. — La politesse, mademoiselle : eh ! qu'est-elle, si ce n'est un masque perfide qui couvre l'ame du fourbe? Il est des convenances qu'il faut respecter; mais pensez-vous qu'elles ne soient pas la honte des hommes? Ils ont si peu de vertus, et leurs vices sont si grands, qu'ils ont été forcés d'établir une politique, qu'ils nomment *usage*, afin de pallier les défauts les plus vulgaires. — Grace, milord, vous jugez le pauvre genre humain avec trop de sévérité.

— Je le peins, au contraire, tel qu'un père sévère, mais juste, parlerait de ses enfans ; et certes, c'est à vos soins que l'on est redevable du peu de civilité des hommes : car, semblables à ces vieux tableaux sur lesquels on passe un vernis, afin de leur rendre une teinte que le temps avait fait disparaître, vos doux accens détachent de notre ame cette rudesse qui naît en nous avec notre premier soupir.

En peu de temps les visites de lord Mayter devinrent plus fréquentes : les rapprochemens de caractères établirent bientôt une douce liaison, qui se consolida par les effets de la sympathie. Tout en rendant justice aux qualités de Mayter, Aménaïde sentit naître une mélancolie qui croissait à son aspect. En vain s'armait-elle de sa raison, pour combattre cette

tristesse ; mais cette jeune plante, qui portait un vers destructeur dans son sein, n'avait pas assez de force pour soutenir sa tête contre l'orage des passions ; le premier vent devait casser sa tige et la renverser. Quels étaient les motifs de ce chagrin ? lui présageaient-ils sa destinée future ?

Madame Darbara, s'apperçut avec douleur du changement d'Aménaïde ; ayant cherché en vain à en deviner les motifs, elle se décida à l'interroger. Ma chère enfant, lui dit-elle, je crois appercevoir en vous des marques infaillibles d'une tristesse dont 'e mpire influe de jour en jour sur votre raison ; ces symptômes m'ont effrayée, mon attachement pour vous m'a portée à vous questionner, ma chère Aménaïde ; répondez à ma tendresse. Que dois-je penser de cette mélancolie. — Ah ! madame,

comment reconnaître ces nouveaux témoignages de votre amour ! mais les destins ont ordonné que toute ma vie devait être un objet qui exciterait votre généreuse pitié. — La reconnaissance, mon amie, n'appartient qu'aux belles ames ; aussi la votre se montre-t'elle en ce moment telle qu'elle est. Mais oublions-la pour le présent et dissipez mes craintes. — Que j'oublie, Madame, le dévouement avec lequel vous m'avez protégée. Connaissez mieux mon cœur. Puis-je oublier ce jour terrible où le feu et la guerre détruisirent notre ville : ce jour où le palais de mon père fut la proie des flammes, où ma vertueuse mère au pied d'une croix, reçut le coup fatal qui ferma pour toujours ses yeux à la lumière ; sans vous c'était fait de moi, les barbares n'eussent pas respecté un en-

fant dont le seul crime était d'être né du sang dont ils voulaient s'abreuver; j'allais éprouver le même sort que mes parents; mon père luttait envain contre les lâches qui voulaient l'assassiner; n'écoutant que votre humanité, bravant les dangers qui vous environnaient, l'embrâsement d'une ville, la fureur d'une troupe de forcenés, les cris des mourans, la mort qui plane sur tous les êtres sensibles, les torrens de sang qui baignent nos murailles, la foudre qui glace d'effroi les cœurs de nos infortunés citoyens, la proscription et le meurtre qui courent de rue en rue, de maison en maison, la brutalité du soldat qui ploie sous le butin qu'il emporte, et la violence exercée contre un sexe timide ! ne vous effrayent en rien; franchissant les monceaux de morts qui s'opposent à vo-

tre passage, fermant votre oreille aux accents douloureux qui retentissent dans les airs, et qui surpassent le bruit de la destruction; vous parvenez jusqu'à moi, vous me trouvez sur ce sein qui m'avait donné le premier aliment, et dont je sentais la dernière palpitation, tremblante comme le daim au son du *cor*. Soudain vous m'enlevez: je vous demande ma mère; craignant que mes pleurs n'attirassent le soupçon sur mon existence, vous me montrez le ciel, en me disant, *celui là seul peut faire justice du méchant*. Alors je me cache la tête sur votre sein agité d'horreur; vous me conduisez à travers les ténèbres, dans une cabane où régnaient la misère et la tranquillité. Je vous entends dire: les richesses, les honneurs, et les villes sont la proie des flammes, le repos s'est refugié chez

l'indigence. Vous ne pûtes faire pour une jeune proscrite ce que votre ame vous suggérait ; que d'événemens dans un délai si court. Ce fut sous la pourpre que je fis mon premier songe; le reste de la nuit se passa sur un peu de paille fraîche. J'étais bien jeune à cette époque, mais lorsque le malheur se fait sentir avec tant de force, lorsque le sang grave ses coups dans notre mémoire; loin que le temps en diminue le souvenir, les années en développent les traits, et donnent plus d'étendue à ses caractères. Que de soins vous m'avez prodigués depuis cette nuit terrible, quelle aptitude vous avez mise à me former aux adversités. Ah ! madame ! Ah ! ma mère ! Celle que j'ai perdue me donna le jour; celle qui me l'a sauvé m'a fait connaître la vertu, et m'a rendue une seconde fois à la vie. J'avais

tout perdu, je n'avais plus de parens, j'étais sans patrie, mes biens étaient à la merci du feu et des pillards, mon corps formé de terre allait être rendu à son état primitif; vous seule me donnez une mère, une patrie; vos sueurs, vos travaux veillent à mon existence, et vous voudriez que j'oubliasse tant de bienfaits! Ah! madame, quand même le foible souffle qui anime mon être viendrait à se briser, les restes d'Aménaïde palpiteraient encore au souvenir de ce qu'elle vous doit. — Eh bien! ma chère fille, c'est au nom de vos propres sentimens que je vous réitère ma demande. Aménaïde, quelle est la cause de cette mélancolie? — Vous le voulez, je cède à votre sollicitude; vos conseils guideront mon inexpérience; mais quoique je n'aie pas à rougir de mon secret, veuillez m'ac-

corder votre indulgence, et donnez une larme à ce secret que j'ai pu vous taire. Vous savez qu'il y a près de deux ans qu'une maladie cruelle vous retint au lit pendant plusieurs mois. Votre état ne vous permettant pas de me conduire à l'église, j'étais obligée d'y aller seule ; l'esprit rempli des bontés dont ce dieu de miséricorde comble chaque jour ses enfans, je lui adressais mes vœux pour la conservation du seul appui qui me restait au monde. Mes sens enivrés par les chants religieux, ne me permirent pas d'observer ce qui se passait près de moi. Mais un dimanche que j'assistais comme de coutume à l'office divin, j'apperçus un jeune homme dont la ferveur attira mon attention ; le ton respectueux qu'il mettait en adorant le souverain maître, me fit un instant rougir de

ma distraction. J'en demandai pardon à Dieu. Mais en sortant du temple, je vis le même jeune homme qui paraissait embarrassé à mon aspect. Je baissai mon voile et revins ici; à peine étais-je rentrée, que me mettant à ma croisée, je crus le remarquer qui regardait la maison; aussi-tôt qu'il m'eut vue, ses joues se colorèrent d'un vif incarnat. Ah! madame, les anges qui sont représentés sur nos tableaux n'ont pas plus de graces ni de modestie que l'aimable étranger. Connaissant la faute que j'avais commise, je me retirai en pensant à cette aventure. Cependant, craignant de manquer aux principes de vertu dont l'exemple m'était mis chaque jour sous les yeux, je m'abstins pour quelque temps d'aller à cette église; mais lorsque j'y retournai, je fus bien surprise de le trouver encore. Alors

je sentis pour la première fois battre mon cœur. J'en ignorais le sujet, et n'osai vous le demander. Ah ! combien de pleurs je me fusse épargnés si j'avais été assez confiante pour vous ouvrir mon ame.

Enfin un soir que vous m'engageâtes à faire un tour de promenade, je me rendis à vos desirs, accompagnée de *Maria* ; je ne pensais pas voir mon inconnu ; mais, ô sort contraire à ma tranquillité ! Je l'apperçus qui se promenait éloigné de la foule ; je vais pour éviter ses regards, lui-même m'apperçoit. Le monde était considérable. Un groupe de jeunes filles qui marchaient devant moi me sépare de Maria ; je la cherche, l'inconnu s'approche, et me dit : Adorable Aménaïde, vous me coûtez le repos, daignez lire cette lettre, votre réponse sera mon arrêt. Voici votre

suivante qui s'approche; plutôt *Martii* mourir que de vous compromettre. A ces mots il s'échappe. Et la lettre, interrompit madame Darbara. — Je la tenais à la main. — Eh quoi! Aménaïde, vous avez été assez imprudente pour la recevoir? — Eh! madame, étonnée, tremblante, ma raison avait fui; le son de la voix de l'inconnu, son action, mon nom qu'il savait, firent une telle révolution en moi, un nuage si épais couvrait mes yeux, que l'étranger était déjà loin, et Maria à mes côtés, avant que je revinsse à moi; fixe à la même place, Maria fut obligée de me dire plusieurs fois de marcher. Alors, comme sortant d'un songe pénible, je sentis une sueur brûlante arroser mon visage; mais cette lettre était une conviction de ce qui venait de se passer: devais-je la jeter loin de moi?...

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

J'y étais décidée ; mais le mot *Amé-naïde* que je vis sur l'adresse, me fit changer d'idée. Je la serrai dans mon sein, avec la ferme résolution de la brûler en rentrant. Retirée dans ma chambre, j'allais exécuter mon dessein. Ah ! madame, vous avouerai-je ma faiblesse ! un fatal desir me porta à connaître le contenu de ce billet. — Quoi ! vous le lûtes ? — De plus, je l'ai conservé. — Où est-il ? — Le voici. Madame Darbara lut ce qui suit : « La première fois que je » vous ai vue, un charme puissant » m'a entraîné vers vous. Malgré la » distance qui, je n'en doute pas, » existe entre nous deux, ce pouvoir » qui commande à tout être pensant, » a flatté un moment le chimérique » espoir que j'ai conçu : un jour » vous plaindrez le sort d'un mal-» heureux qui vit, à chaque aurore

» naissante, un nouveau revers ac-
» cabler sa foible existence. En butte
» à tout ce que le monde a de plus
» méchant, je n'ai trouvé de conso-
» lation qu'en me confiant à la bien-
» veillance de ce Dieu, appui des
» infortunés qui voyagent en trem-
» blant dans cette route dangereuse
» que l'on nomme la vie; je trouvai
» des armes pour me défendre con-
» tre les attaques des séductions;
» par le secours de la religion, je
» me sentis assez de courage pour
» supporter mes infortunes, pour
» braver les adversités. Mais, hélas!
» tout m'a abandonné dans le trouble
» que m'a causé votre aspect: je ne
» sais plus à quoi me résoudre. Oh!
» malheureux Martii! Balotté sur
» une mer en furie, je suis entouré
» d'écueils: je vois la vague qui peut
» m'engloutir; et sans avoir la force

» de l'éviter, mon cœur semble
» même chercher le péril le plus
» certain. Ange de bonté et de vertu,
» toi seul deviens l'arbitre de mes
» destinées : ta bouche peut pronon-
» cer ou ma félicité ou ma mort ;
» mais quel que soit l'arrêt qui m'at-
» tende, l'honneur, la religion m'or-
» donnent de m'y soumettre. »

MARTII.

Que fites-vous, continua madame Darbara? Hélas ! reprit Aménaïde, ce style était nouveau pour moi. Que je me repentis d'avoir été assez indiscrète pour lire cette fatale lettre ! Je plaignis Martii, sans savoir si je pourrais alléger ses souffrances. Le front appuyé sur mes deux mains, je me mis à pleurer. Tout en m'attristant, j'ignorais si c'était sur moi que je répandais des larmes, ou bien sur le sort du malheureux Martii.

Je

Je me reprochais d'être la cause innocente de ses nouvelles peines. Accablée par ces noires images, je me décidai à vous confier mon inconséquence ; mais au moment que, dépouillée de la crainte du reproche, j'allais tout vous découvrir, vous vous plaignîtes de vos maux. Hélas ! me dis-je, il n'est pas humain celui-là qui aggrave les peines des autres par le récit des siennes. Je remis donc au lendemain à vous instruire ; mais ce lendemain devait éclairer d'autres sentimens. La chaleur ayant été excessive toute la journée, et la fatigue d'une mauvaise nuit, m'engagèrent à me rendre aux bains. Maria ne put m'accompagner; votre état demandait qu'elle restât à vos côtés. D'ailleurs, enveloppée dans une mante, et le jour étant tout-à-fait tombé, je présumai n'être pas re-

connue : aussi arrivai-je sans avoir été remarquée. Hélas ! il n'en fut pas de même lorsque je revins. A peine avais-je fait quelques pas, que Martii m'apparut. Fille céleste, me dit-il en m'abordant, est-ce votre couroux ou votre haine que je dois espérer ? Sa voix me fit une telle impression, que mes genoux fléchirent. Il s'en apperçut : cruel, s'écria-t'il, c'est moi qui lui cause cet effroi ! Mademoiselle, mademoiselle, ne craignez rien : je suis honnête, et la vertu doit être rassurée lorsque son pouvoir commande à tous ceux qui l'entourent. Cependant il n'a que le temps de m'aider à m'asseoir sur un banc qui se trouve près de moi ; il vole à une source voisine, m'apporte de l'eau dans ses mains, et en rafraîchit mes lèvres brûlantes ; il me prend les mains, ses pleurs les arrosent.

Pardonnez, me dit-il, l'horrible trouble où je vous ai plongée; dès que vos forces vous le permettront, je vous reconduis jusque chez vous, et vous promets de ne plus exposer votre tranquillité par des démarches inconsidérées. En achevant ces mots, les sanglots lui coupent la parole. Je ne vous en veux pas, lui dis-je; la surprise seule a causé cette faiblesse: n'attribuez donc qu'à elle ce que vous vous reprochez. Quoi! continua-t'il, Aménaïde ne fait pas éclater son courroux contre moi! Ah! le ciel, le ciel, je le vois, est une fois sensible à ma prière. Un silence assez long suivit ce discours. Ses soupirs lui ôtaient la connaissance des miens; mon embarras était extrême. Me sentant un peu mieux, je le priai de me donner son bras: pouvant à peine me soutenir, il m'eût été impossible

de marcher sans ce secours. Ah ! combien son cœur battait ! Si les voiles de la nuit nous dérobaient l'altération de nos traits, le feu qui circulait dans nos veines nous faisait mutuellement connaître l'état de nos ames. A la fin, surmontant une sorte de timidité, il me dit : Le pardon que vous m'avez accordé, mademoiselle, s'étend-il aussi jusqu'à la témérité que j'ai eue de vous écrire? J'avoue, madame, que cette question m'embarrassa de nouveau : elle me rappela une faute passée, dont je sentais toute l'étendue. Me serais-je trompé, poursuivit-il? Quel aveu exigez-vous de moi, lui répondis-je? — Exiger, mademoiselle ! hélas ! est-ce à un infortuné comme moi? je prie ; c'est une grace que j'ai osé demander. — Eh bien, monsieur, j'ai lu votre lettre : si le contenu en

est sincère, vous méritez la compassion de tout être sensible. J'ai été très-affectée de vos souffrances; mais, monsieur, je ne vois pas quel remède je puis y apporter. Ah! s'écria-t-il, c'est assez; vous avez donné une larme à mon triste destin. Oh fortuné Martii! le sort et ses rigueurs n'ont plus rien qui m'effraie. Hélas! lui dis-je, modérez ces transports. Comme vous, jouet du caprice de la fortune, je dois mon existence aux soins généreux d'une femme qui a tout sacrifié pour me conserver. Depuis plus de douze ans, elle est mon guide, mon appui : je lui dois jusqu'à ma pensée. D'après ma misère, voyez quel est votre espoir? — Le plus grand. Celui qui a éprouvé des peines, est plus sensible à celles d'autrui, que celui dont la vie fut exempte de tourmens. Eh! d'ailleurs

n'est-on pas riche quand on compte en soi la vertu, l'amour du travail et l'estime des honnêtes gens ! Allez, mademoiselle, quand on possède de pareils biens, on ne manque jamais. Avec quelle ardeur nous devons avoir confiance aux bienfaits de l'éternel, puisque sa sollicitude va jusqu'à nourrir ceux qui se font un jeu de son pouvoir. Ne devons-nous pas être rassurés et ne rien craindre, nous qui sommes ses enfans ?

Hélas ! Madame, plus Martii parlait, et plus je me sentais différente de ce que j'étais. Quand je l'eus quitté, j'osai descendre dans mon cœur ; j'examinai en tremblant ce qui s'y passait : la pitié ne fait pas naître d'intérêts si grands. Je vis donc avec douleur que l'amour était le principal mobile qui me faisait agir ; alors plus de repos : mes sen-

timens se trouvaient partagés entre vous et Martii. Quel empire il fallait que je prisse sur moi-même, quand vous m'embrassiez ! la gaîté émouvait à peine mon ame, que l'inquiétude venait déchirer mon cœur.

Enfin après plusieurs mois de soins qu'il avait pris à me voir et moi à l'éviter, il me peignit son amour en termes si tendres, qu'il obtint l'aveu qu'il desirait : tout-à-coup ses traits que le chagrin avait altérés, prirent un air serein. — Aménaïde, Aménaïde, me dit-il, n'achevez pas; l'excessive alégresse que ce mot me cause, est dans le cas de me ravir la raison. Oh ! femme adorable, que n'est-il en mon pouvoir de vous offrir ce que... Puis s'arrêtant. Inutiles regrets... Mais mon Aménaïde, je jure que le plus sincère attachement.... Martii, lui dis-je, laissons aux ames trop peu sûres d'elles

l'usage de ces sermens qui font tant de parjures; le plus beau, le plus durable, c'est de n'avoir jamais à rougir de soi-même. Mais il paraît que le ciel voulut nous faire sentir plus vivement notre erreur après l'avoir flattée un instant; car Martii reçut quelque temps après une lettre qui lui annonçait que sa mère était dans le plus grand danger. Si je n'eusse pas été sûre de sa vertu, c'est à cette époque qu'il m'en aurait convaincue. Ne me sachez pas mauvais gré, Aménaïde, si je vous quitte, mais l'état de ma mère réclame ma présence. C'est une tâche que la nature a imposée aux enfans, ils doivent fermer les yeux à ceux qui ont ouvert les leurs. Croyez, mon aimable amie, qu'il ne faut rien moins que ce sujet, pour que je me sépare de vous. Mais mon absence ne

sera pas longue. Comme il ne m'avait jamais donné aucun éclaircissement sur sa famille, je me hasardai à lui demander quels étaient ses parens. — Hélas! répondit-il, fils de l'infortune, j'ai vu le jour sous un ciel de sang. Ma mère ne s'est sauvée que par un miracle, du péril qui l'entourait. Mais, de grace, épargnez-moi des souvenirs que la position de ma mère aggrave encore : chère Aménaïde, pensez au malheureux Martii; l'espoir que vous l'aimerez toujours, adoucit l'horreur de cette séparation. Adieu! adieu! de nouveaux pleurs inondèrent ses joues; je n'étais pas moins émue que lui. Enfin il partit; et mon cœur l'accompagna dans son voyage. Vous vous figurez aisément ce que j'éprouvai après ce départ. Mille chimères, plus extravagantes les unes que les autres, agitèrent mon

imagination ; mais le prochain retour de Martii venait la flatter. Hélas! mes craintes sont plus fortes que jamais. Plus d'un an est écoulé depuis que j'ai reçu ses adieux ; seraient-ils éternels? Je ne puis le croire parjure d'après la franchise qu'il m'a témoignée. La mort ou quelques grands obstacles ont pu seuls le faire manquer à sa parole.

Aménaïde ayant cessé de parler, madame Darbara lui dit : Eh bien ! ma chère, en supposant qu'il revînt, comme il vous l'a promis, quel serait votre espoir? Ce jeune homme peut avoir toutes sortes de bonnes qualités ; mais ces considérations font-elles oublier votre démarche inconséquente. Ne croyez pas, Aménaïde, que je me plaigne de votre réserve. Non ; car votre dissimulation ne peut porter atteinte qu'à vous seule. En

effet, si votre conduite indiscrète eût été divulguée, tout le blâme en serait tombé sur votre tête : on eût dit, cette jeune personne est tellement présomptueuse, qu'elle ne veut prendre de conseil que d'elle-même. Les passions lui feront fréquenter une route qui la mènera à la perte du plus grand des biens, l'*honneur*. Alors proscrite par la pudeur, vous seriez devenue un objet de mépris, montrée au doigt. Dieu eût imprimé sur votre front le bandeau de l'ignominie ; ce calme heureux de l'ame vous serait devenu étranger ; tous ces malheurs eussent été pourtant votre ouvrage ; la jeunesse ne doit jamais compter sur ses propres forces. Croyez-vous que Dieu nous accorde de longues années, simplement pour perpétuer nos peines ? Non, Aménaïde, la vieillesse ne nous est donnée qu'afin de guider

l'inexpérience, et éclairer la raison de celui qui n'a pas encore les connoissances qui ne s'acquièrent que par le temps. Vous auriez pu, il est vrai, revenir de votre aveuglement, abjurer de vils transports; mais pensez-vous qu'une vie prolongée soit suffisante, pour expier un jour de faute. Ouvrez les yeux, ma chère, et rendez grace à Dieu de la protection qu'il vous a accordée. Ah! madame, s'écrie Aménaïde en pleurs, ce tableau est affreux, épargnez votre fille. Cruelle enfant, reprend madame Darbara, n'est-ce pas vous qui l'avez tracé. Vous craignez les reproches, et n'avez pas eu le courage de les éviter. Quoi! votre ame aurait été à l'école du malheur sans en tirer aucun fruit, sans être fortifiée contre cette fougue de passions si fatales. Ah! Aménaïde! Aménaïde, pourquoi

avez-vous eu des secrets pour votre meilleure amie. L'arrivée de lord Mayter mit fin à cet entretien, mais non aux remords d'Aménaïde; elle voyait un juge sévère dans madame Darbara, elle s'avouait coupable! ne devait-elle pas être excusée.

Le lord, après l'avoir saluée, proposa un tour de jardin. Mais la pauvre Aménaïde, le cœur encore gros de la conversation qu'elle venait d'avoir, demanda la permission de se retirer. C'était précisement ce que Mayter desirait; son air, quoiqu'embarrassé, était plus riant que de coutume. Etant assis tous deux sous un berceau, composé de mille fleurs différentes, il parla de la sorte à la tendre et respectable amie d'Aménaïde. Ce que j'ai à vous dire, madame, mérite toute votre attention; mais je vous l'avouerai, ma position me semble tellement

nouvelle, que plus j'y réfléchis et moins je me conçois. Il est donc vrai que, malgré sa pénétration, son jugement, l'homme ne peut prévoir la veille ce qu'il fera le lendemain. Je fus marié, madame, j'eus un état brillant; ma fortune pouvait égaler celle des plus riches milords d'Angleterre; mais comme un songe que le reveil dissipe, j'ai tout vu disparaître; il ne me reste de mes véritables biens qu'une partie de ma fortune qui est encore considérable; mais seul, isolé sur une terre où l'homme sans amis ne connaît que l'ennui, la fortune me devient à charge et l'existence inutile. Il est des malheureux, je le sais, pour lesquels nous devons vivre; mais combien leur reconnaissance devient pesante, quand nous sommes forcés d'en supporter seuls tout le poids. Ce matin, je me figurais

voir un autre moi-même exercer près de l'indigent cette libéralité qui nous procure de si sincères jouissances : cet autre était une jeune femme, sensible, intéressante, dont les graces naïves ajoutaient aux charmes qu'elle mettait au vertueux emploi de son temps. Les infortunés la bénissaient, et tout en me regardant, elle semblait me dire, c'est votre ouvrage. Ah ! madame, si les félicités de la vie ne sont que des erreurs, celle-là m'est bien chère ; et je voudrais qu'elle régnât jusqu'à mon dernier moment, et que la personne qui l'a fait naître partageât mes sentimens : ce ne sont pas ceux d'un jeune homme ; je ne pense pas même que ce feu qui fait contracter tant de liens, y soit pour beaucoup ; mais une sincère amitié, une parfaite conformité de caractères, voilà ce qui remplace

cet ouvrage d'un instant, qu'un plus court instant encore détruit : tout me fait espérer un avenir paisible. Il ne tient donc qu'à vous, madame, d'accélérer le moment qui doit combler mes souhaits. — A moi, milord? — Oui, madame, à vous. Votre aimable Aménaïde . . . mais, quelle est la cause de votre agitation? ne me déguisez rien, je vous en prie. — Milord? — Madame? — Il est une franchise qui déplaît par fois au plus grand ennemi de l'imposture. — Je vous comprends : le cœur d'Aménaïde .... — est bien malade, milord; cependant il n'est pas sans guérison : les principes de religion qui l'ont guidée, même au bord du précipice, me donnent l'espoir d'effacer de son ame ces impressions douloureuses. Alors elle lui raconta l'entretien qu'elle avait eu avec Aménaïde.

Jugez, milord, poursuivit-elle, combien je dus être émue en écoutant l'aveu que vous m'avez fait. Vous cacher les sentimens d'Aménaïde, eût été une bassesse indigne de moi. Croyez, milord, que si le temps apportait quelque changement dans son ame, je vous le dirais avec la même franchise.

Mayter se retira peu satisfait de l'obstacle auquel il n'avait pas songé. Quoique peiné de la fatalité de sa destinée, il était touché de la grandeur d'ame de madame Darbara. Aménaïde n'est pas sa fille, se disait-il; cependant sa tendresse la porte à la regarder comme telle; et loin d'avoir tu un secret aussi important, elle me l'a avoué. Pourrait-on ne pas être respectable, ayant un semblable mérite de sincérité?

Mayter employa donc tous les

moyens pour parvenir à fixer le cœur d'Aménaïde ; il n'est sorte de prévenances qu'il ne mît en usage, dédaignant ces ruses abjectes, dignes enfans de ceux qui s'en servent : c'est par les attentions, les soins, les douces pratiques de la morale, qu'il voulut parvenir au but de ses desirs.

Aménaïde n'avait aucun soupçon de l'amour de Mayter. La pureté des mœurs de ce dernier changèrent peu à peu ces craintes qui l'obsédaient lorsqu'il était près d'elle; elle trouvait même du plaisir à l'entendre disserter sur des objets qu'elle ne savait pas apprécier. Mais ce charme, comme le dernier souffle qui précède notre trépas, se détruisit, la priva de sa tranquillité, et la rendit à sa douleur première. Madame Darbara, croyant que ses sages représentations et la raison avaient rendu Aménaïde

à elle-même, lui fit part de sa conversation avec Mayter, la demande qu'il lui avait faite de sa main. La mort qui nous enlève un père ou une mère chéri, ne fait pas naître un plus grand désespoir que celui qui vint s'emparer d'Aménaïde. Madame Darbara, effrayée de l'état où elle la voyait, chercha à calmer ces transports qui l'agitaient : mais caresses, pleurs, supplications, rien ne put opérer sur ce cœur ulcéré par la passion la plus funeste. A la fin, surmontant son invincible répugnance, elle lui dit : Est-ce bien Aménaïde qui se laisse emporter ainsi, Aménaïde en qui j'avais trouvé une ame forte, une ame au-dessus de ces vulgaires faiblesses qui mènent à leur gré ces êtres indolens qui s'y fient? Est-ce là ce courage que vous avez montré dans la plus grande infortune?

Ma fille, rappelez votre vertu passée; si cet ouvrage vous semble pénible, si les forces vous manquent, souvenez-vous qu'il est un Dieu; votre existence vous fait assez connaître la sienne : c'est là qu'il faut placer votre confiance; quand vous serez pénétrée de ses rares bontés, quand la flamme céleste brûlera vos sens, alors, ma fille, alors vous rougirez de vous-même : vous connaîtrez quelle est la différence de ce plaisir idéal qui coûte tant de larmes, ou de ce bonheur réel que procure l'être invisible, de ce bonheur où se puisent les consolations, l'amour des sages, les devoirs de l'humanité, et le germe de toutes les qualités naturelles. Sans ces biens, ma fille, il n'en est aucun sur terre : transiger avec un seul, est attirer sur sa tête tous les fléaux qui dévastent la nature. Je

vous afflige, il est vrai; mais, Amé-naïde, la nécessité m'y contraint: je ne vous eusse pas parlé ainsi, si la fortune ne vous était contraire. Voyez sans effroi quel avenir se pré-sente à vos regards : une fois que Dieu m'aura rappelée à lui, comme une frêle barque qui se brise contre les rochers, faute d'avoir un pilote habile qui la guide, vous allez vous trouver exposée sur l'élément per-fide qui hâtera votre perte; je ne pourrai plus vous tendre une main protectrice, et j'aurai la douleur en mourant de vous voir en butte à la plus grande indigence. Enfin, mon Aménaïde, s'il faut vous supplier de faire votre bonheur, voyez à vos pieds votre sincère amie, et pronon-cez vous-même votre jugement. Ah! madame, s'écria Aménaïde en fon-dant en pleurs, que faites-vous?

c'est à moi à tomber aux vôtres. Malheureuse! ai-je pu vous causer d'aussi cuisantes peines! est-ce là le prix de ce que vous avez fait pour moi? que ne m'avez-vous laissée sur cette terre ravagée par mille horreurs! là j'eusse, par une mort prématurée, évité les orages qui se sont formés à l'entour de moi : mon trépas eût été plaint, au lieu que mes jours seront peut-être détestés.

A combien de réflexions se livra-t'elle après cette scène douloureuse; combien elle aurait voulu se rendre plus digne des affections maternelles de madame Darbara! Mais le souvenir de ses engagemens avec Martii augmenta son irrésolution. Ah! combien il est dangereux, se dit-elle, d'écouter son cœur, de s'asservir à son funeste esclavage. Que ne puis-je me rendre seule malheureuse, sans passer

pour parjure, sans faire naître dans l'ame de Martii la trop juste opinion de perfidie. Mais d'un autre côté, ne dois-je pas expier ma faute en me rendant aux vœux de celle dont les soins généreux m'ont arrachée de la tombe. Ah! mon dieu, toi le père des infortunés, ne m'aurais-tu protégée jusqu'à cette heure que pour m'abandonner ! Eclaire mes esprits, élève-les jusqu'au pied de ton trône, et déchire en entier le voile dont mes yeux sont couverts! Mais, que dis-je, Martii, Martii ; il faut t'oublier, la reconnaissance m'en fait la loi. J'en mourrai, mais je n'aurai pas été ingrate ; je n'aurai pas à me reprocher la perte de la plus vertueuse des femmes; peut-être que je pourrai, à force d'attentions, l'égaler en bienfaits ! ô Martii, cesse de mettre obstacle à ma résolution ; raffermis-la plutôt,

et jouis de voir ton amante triompher de son amour.... Hélas! vains efforts; les mouvemens de mon cœur démentent ma bouche! succomberai-je sous le poids de l'avilissement, où vivrai-je digne de ceux qui m'ont donné le jour ?

La divergence de ses idées ne lui permit plus de penser, la secousse était trop violente pour qu'elle la soutînt. Aussi une espèce de délire s'empara-t'il de sa raison; mais grace aux soins assidus de madame Darbara et de Mayter, elle recouvrit au bout d'un mois une parfaite santé. Une douce mélancolie succéda à ces transports qui lui ôtoient l'usage des sens. Mayter aussi délicat qu'ami généreux, s'abstint de la voir pendant sa convalescence, de peur qu'elle ne retombât dans ce fâcheux délire; mais à chaque instant du jour il venait savoir

savoir de ses nouvelles, et donnait à chaque visite des preuves de son attachement. Dans une de ces visites, son cœur s'ouvrit à l'espérance ; madame Darbara, lui dit : enfin milord, je crois vos vœux exaucés. Aménaïde vous prie de vous rendre chez elle. L'air calme qu'elle a montré en vous demandant me fait espérer un heureux retour sur elle-même. Transporté de joie et saisi de crainte, Mayter court à l'appartement d'Aménaïde, annoncé par Maria; il voit l'aimable malade venir au-devant de lui. Milord, lui dit elle, je ne sais comment m'excuser sur la témérité de ma demande. Mais la foiblesse de ma santé et la noblesse de vos actions, me font espérer d'obtenir votre indulgence. Je vous ai fait prier, milord, de m'accorder un entretien, duquel va dépendre l'existence de

trois personnes, qu'un rapport puissant réunit en ce jour. Je rougirais devant vous, milord, si par la profondeur de votre jugement vous n'étiez dans le cas de connaître le cœur humain, de distinguer la faute commise par l'inexpérience, de celle qui l'est par un penchant au vice. Ignorant ce que c'était que l'amour, j'ai été surprise par sa glace trompeuse; elle m'a montré un avenir tel que notre illusion le forge, mais non comme la raison l'envisage. Vous dire que l'objet de ma première pensée est effacé de ma mémoire, serait tromper la religion, l'honneur et vous, milord; mais comme un songe dont mes esprits furent occupés et qui se dissipe avec le réveil, je ne donne à Martii qu'un souvenir douloureux, qui d'ailleurs ne doit pas porter préjudice à ma vertu, car le temps qui s'est écou-

lé depuis notre séparation me fait présumer qu'il n'est plus. Ce trépas me raffermit dans l'opinion que j'ai, qu'il faut moins se livrer à ses volontés qu'à celles de la providence. Je me soumets en tout au pouvoir surnaturel qui nous guide; votre indulgence vous fait attacher quelque prix à la possession de ma main. Je voudrais être digne d'un tel honneur; mais si c'est l'acquérir que de vous céder, milord, disposez de mon sort; Je vous en rends l'arbitre. Si mon amour n'est point extrême, mon amitié et sans bornes. Eh! vous le savez, le premier est vieux très-souvent le lendemain de sa naissance; la dernière, au contraire, rajeunit à mesure qu'elle vieillit : plus son feu sacré brûle nos ames, et plus il prend de force. Enfin, milord, parlez. C'est aux pieds des autels que je vous

jurerai l'éternelle soumission que l'épouse doit à son époux ; Dieu entendra mes sermens ; vos bontés vous répondront de leur durée. Ah ! Aménaïde, s'écrie alors Mayter, que j'étais loin de m'attendre à cet excès de bonheur ! Qu'il m'est doux de vous obtenir de vous-même ! car je ne vous fais pas l'injure de croire que votre résolution soit un acte de désespoir. Combien je m'en voudrais, si un jour vous m'accusiez d'avoir fait votre malheur, d'avoir profité de votre infortune, pour vous engager dans un lien dont la chaîne est bien pesante, quand les regrets en augmentent le poids ! Milord, reprit Aménaïde, si la vérité eût été étrangère à mes discours, je vous eusse caché la pitié que m'inspire Martii ; mais une telle dissimulation m'eût rendue vile à vos yeux. Voici ma

main, milord; et ma bouche que le mensonge n'a jamais souillée, confirmera la dépendance que je m'impose volontairement.

Mayter, au comble de ses vœux, fut trouver madame Darbara, à qui il fit part des nouveaux sentimens d'Aménaïde. Je vais être heureux, lui dit-il, et ce sera votre ouvrage. Combien je remercie le ciel du bien qu'il m'a laissé, puisqu'il m'est permis d'assurer le sort de deux êtres vertueux!

Les apprêts de cette cérémonie furent bientôt disposés. Sans prodiguer un luxe inutile, lord Mayter voulut que sa jeune épouse fût parée suivant sa fortune et son rang. En lui assurant tout son bien, il crut encore ne pas égaler les avantages qu'il envisageait dans cette union. Tant de soins plurent moins à Aménaïde que

l'espoir qu'elle avait de prouver sa reconnaissance à sa bonne et digne protectrice. Cette idée adoucissait l'amertume du sacrifice qu'elle allait consommer. Peut-être que le calme eût chassé ces nuages qui obscurcissaient son cœur. Avec les vertus dont elle était douée, elle eût fait une épouse adorable, une mère tendre et prévenante, si une fatalité inconnue ne l'avait précipitée dans l'abîme.

Ce jour si desiré arriva. L'obscurité du ciel se rapprochait de la situation d'Aménaïde; mais elle avait promis, elle s'y était même engagée: elle avait la première demandé cette union; elle ne murmura point: elle eut la force d'étouffer ses agitations, de composer son visage; mais les combats qui se livraient dans son ame démentaient la sérénité de ses

traits. Un accident imprévu vint lui faire connaître l'horreur de sa situation. On n'attendait plus que Mayter pour se rendre à l'église. Plongée dans ses réflexions, Aménaïde jette par hasard les yeux sur la croisée où, pour la deuxième fois, elle avait vu Martii. O ciel! est-ce une illusion qui vient ébranler sa vertu? est-ce une réalité! elle approche plus près... affreuse certitude : ses yeux ne l'ont point trompée; elle reconnaît Martii; elle le retrouve, et dans quels momens, grand Dieu! à l'heure même où, s'engageant pour la vie, elle va jurer à son époux une constance éternelle. L'effroi glace sa langue : elle veut parler, ses soupirs sont ses seuls interprètes. Martii voit son embarras; il lui fait des signes, elle s'approche du balcon. O terreur! la porte s'ouvre, c'est Mayter;

madame Darbara l'accompagne. La malheureuse Aménaïde ne voit plus rien; son cœur est serré, et ses genoux fléchissent naturellement sous elle à l'instant que madame Darbara, remplissant la place de sa mère, lui pose sur la tête le chapeau virginal. Mayter s'apperçut de son émotion : qu'avez-vous, lui demanda-t-il, mon aimable Aménaïde? — Ce n'est rien, milord; c'est la dernière pensée que je vous dérobe. Il comprit le sens de ces paroles, et n'en fut pas moins empressé près d'elle.

Arrivée au temple, Aménaïde ne put se défendre d'un mouvement involontaire, en voyant le prêtre aux pieds des autels qui étaient disposés pour la cérémonie. Ah! quel subit changement s'opère! Aménaïde ne vit dans le flambeau nuptial qu'une torche funéraire; Mayter regarda la

pourpre qui l'environnait comme un linceuil qui allait l'ensevelir : le prêtre même ne bénit ces nouveaux époux que d'une main tremblante et agitée par un pouvoir inconnu. Mais quel spectacle effrayant frappe les assistans ! Au moment de prononcer le *oui* terrible, un homme s'élance, enveloppé dans un manteau ; il veut dérober ses traits aux hommes, mais son ame est dévoilée, ses desseins sont connus au tribunal des cieux. Il tient un poignard dans sa main, renverse ce qui se trouve sur son passage : Barbare Mayter, s'écrie-t-il, reconnais le bras qui te frappe ! Il dit, le sang coule, Mayter tombe près d'Aménaïde ; celle-ci, à la vue de ce forfait inoui, reste comme pétrifiée. O crime sans pareil ! et Dieu a pu retenir son tonnerre enchaîné ! il a pu voir, avec

indifférence, son temple souillé par un assassinat, son sanctuaire baigné de sang ! ô providence ! que tes décrets sont impénétrables ! nous devons les respecter : peut-être n'as-tu toléré ce crime que pour en épargner un plus grand.

Cependant l'assassin avait fui, aucun des témoins de ce meurtre n'avait songé à l'arrêter : la stupeur avait paralysé tout le monde. Madame Darbara est la première qui sort de cette espèce de léthargie ; elle vole au secours des malheureux époux ; aidée par le vertueux prélat, elle parvient à les rendre au jour ; un soupir que laisse échapper Mayter, annonce qu'il existe encore : pour Aménaïde, son état différait peu de la mort ; il n'y eut que les battemens de son cœur qui rassurèrent madame Darbara. Elle la fit donc conduire

chez elle, et la fit mettre au lit de suite : pour Mayter, vu sa blessure, on fut obligé de le porter sur un brancard, pour éviter les secousses de la voiture. Quel tableau déchirant pour un être sensible qui en voit deux souffrans ! Les médecins les plus célèbres furent mandés ; après avoir sondé la plaie, ils déclarèrent que le malade ne courait aucun danger, mais que son rétablissement serait long et pénible. Plus tranquille de ce côté, madame Darbara porta sa bienveillante sollicitude sur Aménaïde. Ses premières paroles furent : Eh bien ! maman, et lord Mayter ? — N'ayez aucune crainte, mon Aménaïde, les médecins en répondent ; je me suis hâtée de venir vous l'apprendre. — Ah ! madame, j'entends encore ces mots affreux : *Reconnais le bras qui te frappe !* — Ma chère

enfant, le coupable doit trembler à présent : s'il échappe aux vengeances des lois, il faudra qu'il rende compte à Dieu de cette action homicide; et les supplices de sa conscience le feront plus souffrir que ceux que les hommes lui préparent, si jamais il est découvert.

A force de soins, de secours de l'art et de prévenances de deux personnes qui se disputaient le plaisir de lui prouver leur sensibilité, Mayter sentit, après quelques mois, appaiser ses maux et doubler ses jouissances. Aménaïde sur-tout ne le quittait pas; son ame volait au-devant de sa pensée : aussi rien n'était bon, s'il ne venait de la main de cette aimable enfant. Le lord oubliait sa blessure pour ne songer qu'aux prévenances d'Aménaïde.

Un jour que ses forces lui avaient

permis de se lever, il était sur une chaise longue : Aménaïde et madame Darbara lui tenaient compagnie. Tout en s'occupant des travaux relatifs à leur sexe, avouez, leur dit-il, mesdames, que mon accident est bien étrange : je n'ai, de ma vie, cherché à nuire à qui que ce soit; j'ai fait ce que la religion nous prescrit : j'ai tâché, autant comme il a été en mon pouvoir, d'alléger le sort de l'indigent; je ne me suis lié à personne : ma société s'est bornée à mes pensées. Les hommes sont donc toujours jaloux, même de ceux qui vivent ignorés! Où donc se réfugier pour être à l'abri de leur méchanceté? Ah! milord, reprit Aménaïde, combien ce coup nous a fait verser de pleurs! vos douleurs seules peuvent approcher de celles que nous avons ressenties. Que n'a-t-on pu

arrêter le monstre qui nous a causé tant d'effroi ! il eût sans doute donné quelques renseignemens sur cette affreuse aventure. — Je vous assure, mesdames, que j'aurais desiré être instruit, non en faisant périr le malheureux qui souhaitait ma mort, mais pour confirmer ou détruire le seul soupçon qui règne dans mon ame. Si ce sont tes noires instigations qui ont armé mon assassin, tu dois voir qu'il est un Dieu qui déjoue les trames criminelles. Deux fois j'ai failli périr, et deux fois je suis sauvé. Que la conservation de mes jours soit ton seul supplice ! Puisse ton cœur, ô Sulton! te pardonner comme moi ! Sulton, reprit vivement madame Darbara ! grand Dieu, que dites-vous, milord ? — D'où vient ce trouble, madame ? — Hélas ! cet homme envieux était chambellan du

lord lieutenant d'Irlande, et ennemi juré de lord W***. — Oui, madame; mais d'où savez-vous ces détails? — Milord, je ne dois plus vous rien taire. Votre intention était d'épouser Aménaïde pauvre, orpheline et sans appui, d'une naissance obscure; mais Aménaïde, si elle est pauvre, compte pour ancêtres vingt héros qui ont illustré leur pays : le sang le plus noble coule dans ses veines. Enfin, milord, vous voyez en elle la fille du lord W***. Ah Dieu! s'écrie Mayter, miss Charlotte... ma propre fille... que j'allais épouser! ô forfait sans pareil!

Qui peut dépeindre cette scène révoltante? Aménaïde recule d'horreur; le moment où son père la pressait dans ses bras comme une jeune amante, se retrace à son souvenir et la fait frissonner; elle regardait lord

W***. avec des yeux égarés; son sein se gonfle, ses sens l'abandonnent; elle veut parler, sa langue reste attachée à son palais; enfin, ses regards se tournent vers le ciel; elle semble le supplier de venir la dérober à elle-même. Madame Darbara, à demi-levée, à demi-assise sur son fauteuil, fixait et ne voyait rien, la bouche à moitié ouverte sans pouvoir parler. Pour lord W***., presque privé de tous sentimens, le coude posé sur une table, soutenait sa tête appuyée sur sa main, respirant à peine; suffoqué par les sanglots, il regardait de temps en temps sa fille. Mon Dieu! s'écrie-t-il, sans toi, qu'allais-je devenir? Après douze ans d'absence, je retrouve un enfant que j'idolâtrais; un sentiment réprouvé par la nature, allait me faire contracter un hymen incestueux;

de la plus sainte institution, j'allais faire le plus odieux emploi : combien je dois de remercîmens et d'actions de graces au ciel, pour m'avoir arrêté sur le bord de l'abîme ! Ah ! c'est sans doute pour me punir d'un crime (que je ne connaissais pas à la vérité), que le poignard a été dirigé contre mon sein, au moment où un serment indissoluble allait me lier pour jamais. Ma fille, ma fille ! viens dans les bras de ton père ; la voix de la nature peut seule engourdir mon ame et lui faire oublier le passé... Tu pleures, mon enfant.... ah! jette-toi dans mes bras : les larmes que la tendresse filiale te fait répandre, sont un baume salutaire pour cicatriser mes blessures. Et vous, madame, combien je vous dois pour me l'avoir conservée, et combien j'aurais eu de reproches à vous faire,

si... Vous me donniez une épouse jeune, aimable; vos soins me rendent une fille vertueuse, sensible : le premier don vaut-il ce dernier bienfait? Ah ! madame, que ne m'avez-vous instruit avant de tout ce que renferme cet enchaînement de choses ! — Milord, je l'eusse fait si la naissance de miss Charlotte eût été moindre; d'ailleurs le silence que vous avez gardé m'autorisait à me taire : on n'obtient la confiance qu'en étant confiant. — Hélas ! ce n'est que trop vrai; et c'est de cette même confiance que naissent les plus grands maux : celui qui est sans détour, est toujours victime de l'astucieux qui mesure son langage sur la pensée de son cœur. Mais, ma chère dame, comment avez-vous échappé aux horreurs qui nous environnaient? — Milord, pourquoi retracer à votre

mémoire des faits aussi funestes? Vous le voulez, je cède à vos instances.

Quelques jours avant la funeste catastrophe qui nous rendit tous malheureux, lady W***., votre digne épouse, me communiqua ses craintes. Je tremble, me dit-elle, pour les jours de ce digne époux; il me cache l'étendue des dangers, mais je lis dans son cœur les agitations qu'y font naître l'odieux Sulton. Le peuple paraît divisé : le soldat maltraite le citoyen; des rassemblemens séditieux ont lieu dans divers quartiers de la ville; toutes ces circonstances présagent un grand événement. La religion sert de prétexte à Sulton, mais la véritable cause, c'est la considération que le vice-roi a pour lord W***. Un courtisan adulateur voit dans chaque personne l'objet de

sa perte ; il craint qu'un souffle de sincérité n'abatte l'édifice de sa fourberie. Ah ! ma chère amie, je ne puis vous céler toutes mes inquiétudes ; combien je suis alarmée sur le sort de mon époux. Le prince l'aime, mais qui peut répondre de son changement? Leur religion est différente ; l'empire que prend chaque jour la nôtre, peut l'indisposer : s'il se portait à quelque violence contre notre maison? Cette idée m'attère : combien de victimes enveloppées dans cette proscription ! que de malheurs résulteraient de la méchanceté d'un seul homme! C'est ainsi que me parla lady W***. Je cherchai à la rassurer, mais ce fut inutilement : ses larmes coulaient en abondance. Miss Charlotte était près d'elle : Malheureuse enfant, s'écria-t'elle en la serrant dans ses bras, ne t'aurais-je

donné le jour que pour te voir vouée aux horreurs de la misère, pour te voir plongée dans le sang de tes parens! Pressentimens affreux! qu'il est cruel de penser à la mort, quand on est épouse et mère! Ces paroles, prononcées avec l'accent de la douleur, déchiraient mon ame; je ne pus retenir mes pleurs. O lady, lady, lui dis-je, que ces pensées sont tristes! écartez-les; pourquoi pénétrer dans l'avenir, si le tableau qui s'y montre est plus effrayant que ce qui doit être? D'ailleurs, ma vertueuse amie, lord W***. est aimé : le caprice, dites-vous, peut causer sa perte? le triomphe de l'innocent est dans ses actions : le lâche Sulton peut voir sa puissance détruite avant que ses trames ne soient ourdies. Espérez en l'appui de ce Dieu dont les dogmes nous soutiennent. Lorsqu'il dé-

fend de verser le sang, pensez-vous qu'il laisse répandre celui de ses fidèles enfans ? Ah ! madame, espérons mieux : sa puissance doit mettre un frein aux iniquités des perfides. Mais sa tête n'y était plus : son amour pour son époux, sa tendresse pour sa fille, absorbèrent ses sens et troublèrent sa raison ; elle pressentait le danger moindre encore qu'il n'a été. Enfin, arrive cette nuit ; nuit à jamais mémorable par ses cruautés ; lady W***., plus agitée que de coutume, me fait dire de passer chez elle. En entrant, elle me saute au col. Quel service vous me rendez, me dit-elle ! je craignais que vous ne fussiez couchée. Ah ! ma chère miss *Narwol*, tenez-moi compagnie ; ne me quittez pas, je vous en conjure. Lord W***. n'est pas rentré ; l'insolence des amis de Sulton est portée

au plus haut degré ; je les ai entendus : je crains que cette nuit ne soit fatale aux catholiques, et sur-tout à mon époux ; mais quelque chose qui arrive, il me reste une ame, des forces : il faudra que les monstres prennent ma vie, ou qu'ils respectent celle du père de mon enfant. Quelle horrible résolution, lui dis-je ! Miss, répliqua-t-elle, ne me faites aucunes objections ; je ne suis pas en état de les entendre : prenez ce porte-feuille, serrez-le bien ; et si les bourreaux assouvissent leur rage, (puis me montrant sa fille qui dormait sur ses genoux) voici un enfant qui réclame une mère : c'est vous, ma chère miss ; jurez-moi de lui en servir, et de me remplacer près d'elle. J'allais lui répondre, mais elle m'en empêcha. Faites-moi le plaisir de prendre, dans ma bibliothèque, un livre enveloppé

dans un petit sac noir, vous m'obligerez infiniment. Je me rendis à sa prière. Mais comment vous dépeindre l'effroi dont je fus glacée, en entendant les cris qui parvinrent jusqu'à moi, et qui ébranlèrent les voûtes du palais? Les portes sont enfoncées, vos gens égorgés; on vous appelle, on vous cherche; les imprécations les plus affreuses, les blasphêmes les plus atroces, s'élèvent jusqu'au ciel; on distingue, à l'aide des flambeaux, une troupe de cannibales: leurs figuressauvages,le cimetère pendu à leurs côtés, leurs yeux hagards, peignent leurs noirs desseins. Ne vous trouvant pas dans le palais, ils pillent les effets les plus précieux, brisent et brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter. Dans ce désordre, je cherche votre digne épouse: ô terreur! elle ne répond pas à ma voix. Vingt fois

le

le glaive est levé sur moi, vingt fois j'échappe à la mort. Je me précipite hors du palais; à chaque instant je suis arrêtée par de nouvelles horreurs : là, c'est un fils suspendu au sein de sa mère, et dont les membres, encore délicats, sont attachés sur ceux de l'auteur de ses jours, par le fer qu'un assassin a laissé dans la plaie; ici, une jeune fille parée des fleurs de la virginité, couvre de son corps un vieillard auquel un bourreau veut déchirer le flanc, malgré que le temps l'ait respecté pendant soixante hivers; de ce côté, une famille entière périssant au milieu des flammes; plus loin, de courageux ministres de Dieu cherchant à sauver des malheureux, et recevant la mort pour prix de leur zèle; plus loin, l'image de Dieu foulée sous les pieds des ennemis de la foi,

et baignée dans le sang de ceux qui meurent pour elle ; des vases sacrés dans des mains sacrilèges; enfin, toute la cité n'est plus qu'une hécatombe humaine : âge, sexe, rang, vertus, tout est confondu. Cependant Dieu guide mes pas au milieu du carnage ; j'arrive sur la place du Château-Royal : ô comble de scélératesse ! qu'y vois-je, Dieu puissant ! votre épouse percée de mille coups : le sang inonde cette bouche qui ne s'était jamais ouverte à l'imposture ; miss Charlotte trempée de ce même sang : les bourreaux portaient leur rage d'un autre côté, et les jours de cette aimable enfant avaient été respectés. Sauvons-la, sauvons-la, dis-je aussi-tôt, et que sa mère infortunée voie, du haut de l'empirée, que j'exécute ses derniers vœux. Chargée de ce précieux fardeau, je marchais

au hasard, ignorant où la vertu pourrait trouver un asyle, quand le crime commandait par-tout. Enivrée d'amertumes, le cœur serré de ce que mes yeux m'avaient montré, je ne pensais qu'au sort de votre fille; plus je marchais, plus les forfaits étaient grands : il fallut que j'eusse encore la douleur de vous voir entouré par les satellites qui en voulaient à votre vie. Je ne marche plus, je vole; les feux disparaissent, le bruit cesse : où suis-je? dans la campagne, à minuit, avec un enfant de six ans. Plongée dans les ténèbres, sortant d'un grand palais, et n'ayant pas un coin de terre pour reposer ma tête, le tonnerre frappe mes sens, l'éclair sillonne à ma vue; ces ministres vengeurs qui effraient le coupable, me conduisirent à *Bien*. Je me trouve près d'une chaumière; le repos

où la nature paraissait plongée dans ce canton, dissipe mes craintes et ranime mes forces : je frappe, on m'ouvre ; je demande l'hospitalité, elle m'est accordée. Mais bientôt je reconnais combien il est doux de faire le bien quand on le peut : le paysan auquel je m'adresse est précisément un homme à qui lady avait fait toutes sortes de dons. Il me questionne ; je veux éluder une conversation qui, par ses suites, m'eût été fatale : deux guinées que je lui mis dans la main, lui firent garder le silence que je voulais. Miss Charlotte, quoique dans un âge bien tendre, avait déjà des connaissances : le spectacle effrayant d'où nous sortions, le calme profond qui nous entourait, la misère extrême de nos hôtes, parurent influer sur cette enfant. A force de caresses, je parvins à arrêter ses

pleurs; ses jeunes yeux cédèrent au sommeil. C'est alors que je réfléchis sur le passé : tout perdre en un instant, et comment, hélas ! Charlotte dormait; je la contemplais : ah ! ma fille, m'écriai-je, tu dors ! tes parens aussi : tu vas t'éveiller au premier cri du coq matinal; mais eux, leur sommeil ne cessera que lorsque la trompette du jugement annoncera la présence de Dieu. Pauvre enfant, quel triste avenir s'ouvre à nos destins ! l'indigence ou la mort, la souffrance des besoins ou l'ignominie des vertus : nous n'avons pour tout bien que la droiture de nos ames et la proscription de nos têtes. Je passai, milord, le reste de la nuit dans ce douloureux état. Charlotte ouvrit ses yeux aux premiers rayons du jour; elle me demanda quelque nourriture, mais nos hôtes n'avaient qu'un

pain grossier à nous offrir, un peu de lait et des fruits secs : ces alimens appaisèrent la faim de Charlotte ; quelle leçon pour les grands ! j'acceptai comme un bienfait un morceau de ce pain, que deux jours avant j'aurais dédaigné de regarder.

En repassant dans ma mémoire toute l'étendue de nos peines, je me souvins du porte-feuille que lady W***. m'avait remis. *Serrez-le bien*, m'avait-elle dit. Je l'ouvris, il renfermait pour plus de cinq mille livres sterling en divers billets : de nouvelles larmes payèrent le juste tribut des regrets dus à la mémoire de cette bonne mère. Comme un long séjour près du théâtre de notre désastre pouvait entraîner notre ruine, je me décidai à partir le plutôt que je pourrais. A cet effet, je remis au paysan chez lequel je logeais, une

partie des billets de banque pour les convertir en espèces; mais quel effroi ne ressentis-je point, quand cet homme m'annonça les excès auxquels Sulton se portait. Tout ce qui a été lié à lord W***., me dit-il, éprouve l'effet du courroux de ce monstre. Ah! brave dame, sauvez-vous, ou je suis perdu : ne m'en veuillez pas si j'agis si impoliment, mais vous seriez découverte aussi bien ici qu'ailleurs, et vous n'en seriez pas mieux; notre pauvreté ne nous met pas à l'abri du soupçon : il suffit d'être honnête homme pour exciter la haine du perfide Sulton. Ce n'est qu'avec bien de la peine que je suis parvenu à changer vos billets; heureusement j'en suis venu à bout : voici votre or. Partez, brave dame; du moins s'il vous arrive quelqu'accident, que ce ne soit pas chez moi : car

je ne pourrais plus dormir tranquillement, si ma cabane devenait le lieu de votre disgrace. Malgré l'orage qui menaçait nos têtes, je ne pus m'empêcher de témoigner à ce brave homme combien j'étais sensible à ses soins. Je partirai, lui dis-je; mais permettez-moi de rester jusqu'à ce soir : au contraire, reprit-il, il vaut mieux marcher en plein jour; on vous soupçonnera moins; et puis de nuit, ne pourriez-vous pas être attaquée par les affidés de Sulton? allez, madame, ceux qui égorgent leurs semblables pour plaire à un tyran, peuvent également le faire pour leur compte. Mais je pense à une chose : il est mort ici, la semaine dernière, un pauvre *trouverre* (*); j'ai

(*) Mieux dit *troubadour;* mais *trouverre* est le nom qu'on leur donne en Irlande, ainsi qu'en Ecosse.

sa defroque dans cette vieille armoire, mettez-la : peut-être qu'ainsi déguisée, vous ne courrez aucun danger. Quant à cette enfant, elle est de la même taille que notre fille cadette ; nous lui mettrons son beau fourreau, et Dieu vous conduira à bien. Cette proposition acceptée, j'habillai ma Charlotte avec les habits de la fille de notre hôte ; enveloppée dans la robe du trouverre, la lire en main, je me sentis rassurée. Je ne tremblais que pour Charlotte : les fatigues de la route pouvaient altérer sa santé. A l'exemple des montagnards, je pris une courroie de cuir, que je passai en croix sur mes épaules. Je l'attachai de la sorte, et me mis en marche, après avoir récompensé le serviable paysan. Hélas ! le ciel l'avait inspiré. A peine avais-je fait un mille, que je ren-

contrai un gros de soldats qui parcouraient la campagne : leur présence pensa me trahir, mais je me remis de mon trouble; et lorsque j'arrivai près d'eux, j'avais composé mon visage et mes réponses de façon à ne leur donner aucun doute. L'officier me parut moins cruel que les siens. Jeune homme, me dit-il, d'où viens-tu comme cela? De bien loin, lui répondis-je. — Diable, tu dois être las? — Ah! mon capitaine, nous sommes faits à cela. — Mais cet enfant? — C'est mon petit neveu. — Et où est sa mère? — Sa mère? — Oui. — Hélas! le ciel me l'a enlevée. — Diable! c'est fâcheux; et tu cours les pays? — Il faut bien nourrir cet enfant. — Repose-toi un peu. — Je vous suis obligé; mais la bourse est peu garnie. — Je t'entends : chante-moi une chansonnette, et je te paierai

comme il faut. — Vous êtes bien bon, c'est que... — Eh bien, quoi!... — J'ai tant marché aujourd'hui, que ma voix est toute tremblante. — N'importe, chante toujours. Alors, pour ne pas l'indisposer par un refus, je cédai. Je chantais pour plaire à qui? à ceux peut-être qui avaient immolé les parens de l'enfant que je portais. J'étais tellement émue, que je me fusse trahie si je ne les avais prévenus. Ma foi, dit le capitaine, tu m'as charmé. Tiens, jeune homme, prends : voici ton salaire. Je fus près de le refuser; mais votre fille, comme pour m'avertir de mon inconséquence, me serra le col en ce moment avec ses deux petits bras. Prenons, dis-je en moi-même : il vaut mieux s'abaisser à recevoir un demi-schelling, que d'exposer à la mort cette aimable créature. Je me retirais

satisfaite d'être quitte de cette entrevue, lorsque cet officier me rappela. Trouverre, me dit-il, tu ne m'as pas nommé le lieu d'où tu viens? — Pardonnez-moi, mon capitaine; il n'y a que deux jours que je suis en Irlande; je suis des montagnes de Cheviot: après avoir parcouru l'Ecosse, ma patrie, je me suis décidé à venir visiter ces contrées. — Cela suffit; adieu! bon voyage. Cette fois je me croyais perdue: le regard scrutateur de cet homme avait pénétré jusqu'à mon cœur; mais l'être invisible nous protégea, et nous fûmes sauvées. Je continuai ainsi à marcher pendant plusieurs jours, au bout desquels j'arrivai à Waterford: mon habit ne me permettait pas de choisir une auberge brillante, aussi je me contentai d'entrer dans une d'assez mince apparence. La réception qu'on

m'y fit ne fut pas plus agréable ; mais dès que je parlai de payer d'avance, on s'humanisa jusqu'à m'offrir un siége. Mais les humiliations que j'éprouvais m'étaient indifférentes : un baiser de ma chère Charlotte, de la fille de mes malheureux amis, de ceux à qui je devais tout, me récompensait de mes souffrances. Mon intention, en m'éloignant de D***., était de passer les mers et de vivre ignorée dans quelque province méridionale ; Londres seul m'offrit les moyens d'exécuter mon projet. Mon premier soin en arrivant à Waterford fut de m'informer s'il y avait des bâtimens prêts à faire route? on me dit que oui : je me rendis à la rade, où je pris des arrangemens pour mon passage. Comme ce n'était que le lendemain de mon arrivée, j'avais eu la précaution la veille

d'acheter tout ce qui nous était nécessaire pour Charlotte et moi; et ce ne fut qu'en quittant la terre que je repris les habits de mon sexe : et pour plus de sûreté, je me fis inscrire sur le registre des passagers, sous le nom de veuve Darbara, et Aménaïde, sa fille. Notre traversée fut courte et heureuse. Le surlendemain de notre départ, nous arrivâmes à Londres. Après m'être reposée dans cette ville, je poursuivis l'objet de mon voyage. Je louai une voiture qui nous conduisit à Douvres, où nous prîmes le paquebot qui nous débarqua en France. Si mes chagrins eussent été moins enracinés dans mon cœur, la beauté du sol français les eût dissipés. En effet, prévenances, attentions envers les étrangers, mœurs franches et sincères, caractère amical, abord gracieux, voilà ce qu'on

voit en eux au premier aspect : aussi y restai-je plus de temps que je n'avais compté ; peut-être m'y serais-je fixée sans une maladie que fit la pauvre Charlotte ; des médecins honnêtes que je consultai me conseillèrent de lui faire prendre les bains du lac de Genêve : je choisis donc Lausanne, comme la ville le plus à la proximité de ces bains, dont les effets salutaires produisirent d'heureux résultats. Dès que la santé de votre fille fut entièrement rétablie, nous quittâmes la Suisse et vînmes nous fixer ici. Cette maison était à vendre ; le marché se conclut à l'amiable. Le vendeur était un banquier de cette ville, connu par une conduite probe et sévère : je lui confiai le reste de nos fonds ; jamais confiance ne fut mieux placée. Depuis ce temps, il m'en paie les intérêts avec une grande exacti-

tude. Dès que nous fumes installées dans notre petite propriété, toute mon occupation fut entièrement consacrée à ma Charlotte. D'après ce qui nous arrivait, étant tombées du faste de l'opulence dans la position la plus stricte, je pensai à faire de votre fille une femme de ménage; et tout en lui donnant une éducation soignée, je lui appris de bonne heure à supporter les privations, à braver les fatigues domestiques; ces riens que l'on apprend avec tant d'importance aux demoiselles d'un rang élevé, furent remplacés par des travaux un peu durs, il est vrai, mais qui nous servent beaucoup, n'importe la passe où l'on puisse se trouver. Voilà, milord, le récit que j'aurais dû vous faire plutôt; mais vous pardonnerez mon manque de confiance, il est bien pardonnable. Douze ans

sont écoulés depuis ce fatal événement ; mais renfermées dans ces lieux, séparées de tout commerce avec le reste des hommes, ignorant l'état des choses, victimes de la trahison du plus lâche tyran, j'ai dû agir avec prudence, et ne pas divulguer un secret duquel dépendait ma vie et celle de ma chère miss. C'est à cet effet que j'avais changé son nom, ainsi que le mien. Madame, dit alors lord W***., vous m'avez conservé ma fille ; les remercîmens que je pourrais vous faire seraient loin d'approcher de votre action généreuse : elle est belle, mais ne me surprend en rien. Les personnes qui, comme vous, madame, se pénètrent des devoirs de religion, sacrifient tout, jusqu'à leur vie même, pour être utiles aux malheureux : c'est dans votre propre cœur que votre récompense est placée.

Vous êtes sans doute surprise, autant que je l'ai été, de me voir sauvé des troubles qui ont éclaté. Ce n'est qu'un miracle de Dieu qui m'a protégé. Mais combien je frémis en songeant aux infortunés qui ont été compris dans ma disgrace ! qu'avaient-ils fait ? qu'avais-je fait moi-même, sinon de m'être employé au sort de mes concitoyens, d'avoir été leur défenseur ? Je les ai perdus, et me suis proscrit avec eux. J'ai montré de la sensibilité où il ne fallait qu'être barbare ; j'ai parlé justice à des hommes inhumains ; j'ai vanté la clémence de Dieu devant des impies ; j'ai demandé la mise en liberté de ceux que la perfidie accusait : à qui m'adressais-je, ô mon Dieu ! aux bourreaux de l'innocence, à ceux qui croyaient propager des dogmes impies par la mort de leurs sembla-

bles, qui croyaient en cimenter l'empire par des flots de sang, et qui vantaient leurs vertus en jetant dans les cachots celui qui ne voulait pas renier son Dieu; celui qui, attaché à son pays, déplorait le schisme qui grandissait! L'homme de bien, en un mot, contraint de ployer la tête sous le joug tyrannique que lui imposent l'ignorance et le crime, se voit exilé de sa patrie : son asyle devient la proie de ses persécuteurs; ceux qui ont reçu des bienfaits de sa main libératrice, deviennent les premiers ses ennemis les plus acharnés à sa perte. Pour conserver ses jours, il est forcé d'abandonner une jeune épouse, des enfans sans soutien; pendant qu'il erre en des climats lointains, la proscription s'attache à ce qu'il a de plus cher : on le punit par-là du bonheur d'avoir une ame,

et de l'avantage d'être honnête homme. Le gouvernement s'isole, la vérité est bannie, l'adulation seule est entendue; le père est tremblant près de son fils; le bon citoyen est sans patrie au milieu de sa patrie, sans amis au sein de sa propre famille. Les tourmens de l'inquiétude remplacent la sécurité; on n'ose plus espérer le repos; on craint que la nuit ne soit témoin des forfaits qu'on a médités le jour. D'où proviennent tous ces troubles, ces dissensions terribles? du mépris que l'on a de ce Dieu qui donna aux hommes tout ce qui était nécessaire aux besoins de la vie. On trouve ses principes obscurs et sévères; on oublie qu'il prêcha la tolérance sur le mont Sinaï; on oublie que cette religion est basée sur la durée des mœurs, sur le respect de chaque individu envers son sem-

blable ; que cette religion prescrit au fils les devoirs qu'il doit rendre à son père, la fidélité de l'épouse à son époux, les soins que la mère doit prodiguer à l'enfant qui est sorti de son sein, la bonne foi qui doit régner dans toutes nos actions, l'horreur qu'elle inspire pour le vol, l'assassinat, la violation des sermens, l'ingratitude ! on oublie que, depuis plus de mille ans, elle s'est étendue sur la surface de l'univers ; qu'elle a porté la civilisation au milieu des hordes sauvages ; qu'elle leur a ôté cette férocité qui les assimilait aux animaux ; on oublie que ses chants religieux s'étendent depuis la zone torride jusqu'aux cercles polaires ! Enfin, ce sont des hommes couverts de crimes, qui prétendent trouver des absurdités dans l'ouvrage d'un Dieu connu par ses vertus : ne pouvant

exécuter ses préceptes sacrés, ils les dénigrent et veulent en créer d'autres : une religion nouvelle, comme si les hommes avaient ce pouvoir. Quels en sont les fondemens encore? leurs principes sont étayés par la terreur, l'idolâtrie, le sacrilége et l'immoralité : ils s'érigent en prophètes lorsque leurs cœurs incrédules méconnaissent tout sentiment de piété; leur bouche ne connut jamais que le blasphême : pourtant ils prétendent être moraux; et la même main qui encense leur Dieu imaginaire, assassine les vrais serviteurs du père universel. L'erreur et l'ignorance leur donnent des prosélytes qu'ils arment du flambeau de la discorde; pour avoir la vie sauve, il faut devenir renégat, et adopter comme un bienfait l'humiliante servitude de leur *statut de sang*. Tant que je ne vis que de

ces régénérateurs secondaires, je ne daignai pas élever la voix contr'eux; j'espérais que le silence public ferait rentrer dans la poussière cette œuvre d'un instant; mais dès que je vis des personnes distinguées par leur rang, ajouter foi et appuyer de leur crédit ces novateurs infidèles, je ne balançai plus à faire connaître mon opinion; mais ces nouveaux croyans étaient trop flattés de l'empire que leur donnait cette pernicieuse morale, pour expier par un juste retour leur conduite passée. Tout espoir me fut ôté quand je vis le lord lieutenant en ordonner l'entière exécution dans toute l'Irlande; cependant j'osai lui en dire mon avis: il parut l'écouter; mais le jour d'après ce n'était plus la même chose: il ne me fut pas difficile de reconnaître l'ouvrage de Sulton. Le combattre en arrière, était une

action indigne de moi : je préférai le confondre en face ; mais ses mesures étaient si bien prises, que le mal était irréparable. Un matin je reçus une invitation du vice-roi de passer chez lui. « W***., me dit-il, je vous ai demandé un entretien, tant pour ma propre satisfaction, que pour vous prouver jusqu'où va mon estime pour votre nom, et la magnanimité qui y est attachée. Vos conseils me furent toujours d'un grand service, et je voudrais qu'ils le fussent en ce jour ; mais, cher W***., je me vois contraint de m'abandonner aux effets de la nouvelle croyance. Je ne puis heurter l'autorité supérieure. Vous connaissez aussi bien que moi le caractère de Henry (*) : son caprice remue

(*) Henry VIII, roi d'Angleterre, fit étrangler plusieurs femmes après les avoir

à son gré la trop malheureuse Irlande; le corps des citoyens est déjà si affaibli par les guerres intestines qui ont dévasté ce beau pays, que je n'ose m'opposer aux maximes nouvelles, de peur de faire répandre encore du sang. Je hais autant que vous cette anarchie de religion dans laquelle un roi sans caractère, sans humanité, va nous précipiter; mais les flatteurs serviles qui l'entourent profitent de ses vices pour assouvir leurs passions. S'il ne dépendait que de moi, j'eusse arrêté l'incendie qui peut consumer ma patrie; mais il y a près de moi de ces hommes remuans, hypocrites, qui étudient jusqu'à mes moindres actions; ils sont envieux de mon pouvoir: je dois leur ôter

répudiées: cette action seule suffit pour donner une idée de sa férocité.

tout prétexte de le saisir, pour éviter la perte de ces belles contrées. Le peuple m'aime, c'est assez pour avoir la haine des courtisans; sans la braver, je sais me mettre au-dessus de leurs menées; et malgré les dégoûts attachés aux grandeurs, je jouis lorsque je peux alléger le sort de tel ou tel infortuné. W***., voici ce qui vous regarde particulièrement. L'opinion que vous avez manifestée hautement contre la nouvelle religion, vous a suscité beaucoup d'ennemis; il en est un sur-tout bien plus dangereux que les autres: il est inutile de vous le nommer, son nom vous est trop connu pour douter un moment des projets de cet homme, que je suis contraint de garder près de moi pour ne pas faire soupçonner mes principes; mais défiez-vous de lui: il est capable de tout

entreprendre pour s'élever encore plus, quoique mes bontés l'aient tiré d'une classe d'où il ne devait jamais espérer de sortir; cependant, soyez persuadé que telle chose qui arrive, vous trouverez toujours en moi un ami disposé à vous protéger. » Je fus touché jusqu'aux larmes de l'attention d'un homme dont la sollicitude était plutôt due aux affaires générales qu'à un individu. Vous me recommandez, lui dis-je, d'être réservé, de prendre garde à mes jours, quand un peuple nombreux fait le même vœu pour votre sûreté. La splendeur du trône cache l'abîme sur lequel il est assis; la moindre secousse peut l'abattre : de quelles craintes ne devons-nous pas être saisis, quand nous voyons l'orage qui se forme? Les monstres qui ne respectent pas Dieu, auront-ils plus d'égards pour la per-

sonne qui représente l'état ? Bien au contraire, ils savent que votre perte peut amener un bouleversement général : peu importe à certain ambitieux la ruine de cent mille familles, pourvu que son nom et sa fortune soient consolidés. L'entrée de Sulton mit fin à notre entretien. Dès que je fus sorti, j'informai mes amis de l'audience que j'avais eue du prince. D'après mes observations, plusieurs prirent des précautions pour dérober leur famille aux forfaits que Sulton méditait. Hélas ! je n'eus pas le bonheur de les prévenir : le même soir que les malheureux catholiques furent assassinés, je sortais du conseil ; à peine étais-je sur la place, qu'une troupe d'hommes armés arrête ma voiture ; mes gens périssent à ma vue ; sans armes, je n'ai qu'un front serein et un cœur pur à offrir

aux traits de mes bourreaux. Je suis jeté sur le pavé; on me charge de chaînes, comme un criminel, et l'on m'expose ainsi aux outrages populaires. Sans proférer aucune plainte, j'offrais au ciel ces humiliantes injures; mais l'arrivée d'une centaine de malheureux, destinés comme moi au supplice, me fait frémir d'horreur; je cherche à fléchir les barbares qui sont maîtres de notre destin : ah ! si ma vie, leur dis-je, peut payer celle de ces infortunés, je vous la donne. Tu nous offres ta vie, me dit un de ces monstres : elle n'est plus à toi, puisque nous allons t'en défaire. — Eh bien ! toutes mes richesses peuvent-elles vous satisfaire? — Tes richesses, nos amis s'en sont emparés. — Que faut-il donc pour vous appaiser? — Te taire, souffrir et mourir. Alors, cessant d'être homme, roi-

dissant mon ame contre toute pitié, j'affronte le coup qui peut arrêter mes transports ; le barbare qui a insulté à mes peines, est le premier qui venge nos maux : en le frappant de mes fers, je les sens se rompre ; je saisis le glaive qui devait me donner la mort ; mon exemple inspire mes amis ; ils en font autant que moi ; nos farouches persécuteurs, si sûrs de leur triomphe, sont un instant surpris de notre action : le corps à demi-courbé, l'œil fixé sur nous, ils semblent nous dédaigner : en effet, notre petit nombre, au milieu de ces furieux, ressemblait à un point de feu au sein de la voûte azurée ; mais nous étions armés : nous avions à défendre Dieu et notre existence, en fallait-il davantage pour nous aveugler sur les périls ? aussi je fonce sur nos adversaires ; mes amis, criai-je aussi-tôt,

si la religion nous ordonne de ne point répandre le sang, elle nous autorise à repousser les attaques des coupables : combattons pour notre Dieu, et mourons dignes de lui. Nous fondons sur nos ennemis avec une ardeur qui peut seule être inspirée par la cause qui nous anime. Le choc est terrible ; l'obscurité qui n'est dissipée que par la lueur de quelques flambeaux, ajoute à l'horreur d'un carnage qui se fait de corps à corps, de citoyen à citoyen ; nos bras abattent tout ce qu'ils rencontrent ; bientôt nous sommes assaillis par des forces vingt fois plus considérables que les nôtres ; tous les glaives cherchent à m'atteindre, pas un ne parvient jusqu'à moi ; mais, hélas ! la mort moissonne mes braves amis ; tous succombent : plus à plaindre qu'eux, je reste et leur survis ; c'est alors que

je me sentis ému. Le tonnerre qui se fait entendre semble confondre tous les cœurs ; l'éclair qui entrecoupe la voûte céleste me présente, d'un côté, mes malheureux amis, morts à mes pieds; de l'autre, leurs bourreaux et les miens : j'avoue que ce sanglant spectacle me rendit cruel. Je restais presque seul; dans un moment que la foudre cessait de faire connaître le pouvoir de celui qui la fait agir, je me fais un trépied des corps palpitans des miens; une épée à chaque main, les vêtemens ensanglantés, la figure mutilée, les cheveux épars, je m'écrie : Eh bien ! monstres ! eh bien ! vous le voyez, vos coups ont été impuissans, la mort a respecté mon destin : voyons à présent si vous braverez le bras invisible qui a conduit le mien ! Que le tonnerre qui gronde ne vous effraie

pas ! frappez, disputez-vous l'honneur de déchirer mon flanc ! une seule victime vous reste, qui l'immolera ? avez-vous besoin du perfide Sulton pour vous encourager ? laisserez-vous l'œuvre imparfaite ? un homme vous intimidera-t'il assez pour paralyser votre ardeur assassine ? avancez ! Pendant que je cherche à mourir en les excitant contre moi, que j'oublie que j'ai une épouse, un enfant, des amis qui ont peut-être échappé à la vengeance qui me poursuit, je vois dans la mêlée les troupes du prince qui s'approchent bientôt. Elles m'entourent, elles me menacent, et protègent ma retraite en me couvrant de leurs armes : je me laisse conduire, ne sachant pas quels sont les nouveaux malheurs qui me sont préparés ; mais, puis-je croire qu'il est encore des cœurs

humains? Je marche comme un criminel qu'on entraîne au supplice, et suis loin de m'attendre à la faveur insigne qui m'est réservée. Eloignée du fort du massacre, la troupe rebrousse chemin en jetant des cris horribles; je reste avec deux officiers que je reconnais; je veux les interroger, ils m'imposent silence. J'arrive près d'une maison de simple apparence; un homme que je n'avais pas remarqué, ouvre la porte : je me trouve dans une salle, où je vois un lit; on m'invite à me reposer; à peine suis-je assis, qu'on frappe doucement; un chirurgien entre : il est chargé de panser mes blessures. A ces marques de prévenances, j'en reconnais l'auteur. Je fus bientôt assuré de mes soupçons, lorsqu'un des officiers me remit une lettre qu'un soldat venait d'apporter. De-

puis douze ans elle n'a pas quitté mon cœur : les sentimens du prince y sont dépeints avec trop de sensibilité, pour que je ne la conserve pas comme une preuve authentique de son amitié. Que de fois ces traits sacrés ont été baignés de mes pleurs ! que de peines j'ai supportées en songeant que j'avais encore un ami dans mon infortune ! Les privations où j'ai été exposé, le souvenir des jours heureux que j'avais passés au sein de ma famille, n'ont pu empoisonner les doux élans de l'amitié : quand mes yeux avaient répandu les pleurs dus à la nature, je m'écriais : Que ta volonté, ô mon Dieu ! soit accomplie ; tu m'as fait connaître la véritable amitié ! Voici le contenu de cette lettre.

« Les forfaits sont consommés, le » crime triomphe ; mon pouvoir n'a

» pu empêcher tout le mal qu'on a
» fait. Je frémis en pensant aux ex-
» cès qui ont eu lieu ; et c'est un....
» qui a armé ses sujets contre ses
» sujets ! comble de l'horreur ! Mais
» les momens sont précieux : par-
» tez, cher W***., si votre état le
» permet ; choisissez une retraite
» ignorée : vous n'avez plus de patrie,
» *ni rien qui vous y attache.* » Grand Dieu ! m'écriai-je, mon épouse ? Toute résistance a été vaine, me dit un des officiers ; j'ai été témoin de ses derniers instans. Mais poursuivez.
« Vous allez fuir une terre où mes
» yeux seront forcés de reposer dou-
» loureusement. Ne vous inquiétez
» pas sur vos moyens pécuniaires ;
» j'y ai pourvu et pourvoirai dans la
» suite ; ne songez seulement qu'à
» vous soustraire à tous les regards.
» En un mot, lord W***. n'est plus :

» comme chef d'un parti, sa mort
» était nécessaire à l'état; le roi l'a
» ordonnée, d'après la dénonciation
» d'un nommé *Mayter*, lequel, pour
» prix de son action, recevra en ré-
» compense les propriétés que W***.
» possédait dans les îles, et pourra
» en disposer à son gré.

» Suivez en tout point ce que
» l'of... qui vous accompagne vous
» prescrira : c'est un second moi-
» même; il vous instruira de ce que
» je ne puis vous dire; mais mon
» temps ne m'appartient pas, d'au-
» tres infortunés réclament ma solli-
» citude. Fuyez. »

Après la lecture de cet écrit, j'ignorais si mes sens ne me trompaient pas. Eh quoi! m'écriai-je, le prince!... Paix, me répond l'officier; milord peut-il supporter le cahos de la voiture? — Mes malheurs

m'en donnent la force. — En ce cas, partons. Soutenu par le chirurgien et l'officier, je traverse un petit jardin attenant à la maison ; une voiture est à la porte : nous y montons, et quittons un séjour de douleur ; où me conduisait-on ? c'est ce que j'ignorais. Au premier relais, le chirurgien qui m'avait accompagné nous quitta, en recommandant de prendre beaucoup de ménagemens, sur-tout pour la blessure de mon œil. Nous marchâmes toute la nuit, sans être inquiétés ; mais la fatigue et mes maux me contraignirent de nous arrêter dans un village loin déjà de la ville. Après que j'eus reposé un couple d'heures, que le sensible officier m'eut aidé lui-même à me panser, je le questionnai de nouveau ; alors il me répond : Vous avez admiré la générosité du prince ; cependant

vous ne connaissez que la moitié de ce qu'il a fait pour vous : écoutez et voyez jusqu'où a été son attention. Instruit que votre vie était menacée, qu'il n'y avait plus d'espoir de vous sauver, il ne vit plus qu'un moyen de vous servir; c'était celui de vous accuser. Ce parti répugne, mais c'était le seul. Tout ce qui tenait au crime, plaisait au farouche Henry : aussi envoya-t'il l'ordre de vous arrêter, et celui de récompenser magnifiquement le dénonciateur. Ce Mayter n'était qu'un homme imaginaire. Lord lieutenant me fit appeler, et me communiqua ses desseins : combien je fus fier de la confiance qu'il m'accordait ! Vous savez, lui dis-je, mon prince, ce que je vous dois : si je ne vous avais dévoué mes jours, je le ferais dès ce moment. Voici, continua-t'il, l'objet important que

je vous confie. Lord W***. est mon ami; son crime est de tenir à sa religion; sa tête est mise à prix, je veux le sauver. Voici un sauf-conduit, et l'acte qui rend propriétaire Mayter de toutes les possessions des îles appartenant à W***. Prévenez-le de partir au plus vîte, vous l'accompagnerez; qu'il vende, au nom de Mayter, ses propriétés; qu'une fois son sort assuré, il se retire dans quelque province méridionale; qu'il jouisse en paix du peu que je fais pour lui : sa tranquillité sera ma récompense. En disant ces mots, le prince me remit tous les papiers nécessaires à votre fuite, ainsi qu'un demi-million en or et billets. Aussitôt je cours à votre hôtel; vous veniez d'en sortir; personne ne sait si vous êtes à la ville, ou bien à votre campagne; mais l'heure presse, le

tumulte forçait tout le monde à se renfermer. Je reviens au palais du prince ; le signal est donné, le meurtre commence ses ravages; le prince ne pouvait voir personne; je force la consigne, et parviens jusqu'à lui.. Courez, me dit-il, il sort pour se rendre à son hôtel. L'effroi dans le cœur, je lui fais le récit succinct d événémens affreux qui se passent ; il signe l'ordre pour que je me fasse accompagner d'une compagnie de ses gardes; nous partons, et c'est au moment que vous alliez succomber, que j'ai eu le bonheur de vous joindre.

Brave jeune homme, lui dis-je en l'embrassant, que le ciel te récompense en attendant que je puisse le faire. Je me mis à réfléchir sur les moyens à prendre pour exécuter ce que mon ami voulait que je fisse;

dans ma position, j'eusse abandonné tout au hasard ; j'eusse vu, sans murmurer, mes biens dévorés par la cupidité de mes ennemis ; mais je me trouvais débiteur envers le prince d'une somme très-forte : il fallait donc que je me soumîsse à tout. Mais l'âpreté de mes maux ne me permettait pas de songer pour l'instant au parti le plus prudent pour achever ce que le généreux lord avait commencé. Malgré le danger que nous courions encore, nous ne pûmes nous remettre en route que le lendemain. Mon jeune officier me proposa de nous embarquer, dès que ma santé serait rétablie ; peu m'importait la contrée où j'habiterais : lorsque j'étais fugitif, qu'il ne m'était plus permis de nommer ma patrie, pouvais-je donner plus de préférence à l'une qu'à l'autre ? Enfin, le temps, les soins de

l'amitié, les secours d'un habile médecin, opérèrent la guérison du corps; mais l'ame ne pouvait en obtenir qu'avec la fin de ma vie. Cependant je communiquai à Alfriw (nom de l'officier) un dessein que son zèle me suggéra. Alfriw, lui dis-je, je ne crains pas d'abuser de votre attachement pour moi; j'ai à vous proposer un projet qui répugnera peut-être à votre sensibilité; cependant c'est le seul auquel je puisse m'arrêter dans la crise actuelle. Ce Mayter qui peut disposer de ma fortune, est inconnu, puisqu'il n'existe pas: ne vous serait-il pas possible de terminer la vente de mes biens, sans que je sois forcé de paraître? Il est affreux, je le sens, de se couvrir du nom d'un dénonciateur; mais les circonstances l'exigent, je ne vois que ce moyen pour être débarrassé de tous

les soins que cela m'occasionnerait. Rien ne coûte à l'homme sensible, me répond Alfriw, quand il s'agit de servir le malheur; l'opprobre est moins dans le nom que dans l'action que l'on commet. Quel serait le mérite d'obliger, si les soins étaient sans désagrément ? Je me charge de tout, et vous réponds du succès. Je connais de nom un de ces monopoleurs dont la fortune s'est accrue par les malheurs d'autrui, mais qui nous aidera, moyennant de grands sacrifices. — N'importe, mon ami; il n'en est plus auxquels je ne sois accoutumé. Cette propriété peut valoir deux millions; les titres et autres pièces sont déposés chez le banquier Sforz: tâchez de vous les procurer; cela vous sera facile avec l'ordre du prince; une fois en votre pouvoir, vous aurez tous les éclair-

cissemens nécessaires à cet effet. Alors nous convînmes du lieu où nous pourrions correspondre. Il partit en me promettant de me voir avant le délai d'un an.

J'allais beaucoup mieux. Ce qui attestait mon malheur, fut ma sauvegarde. Mes traits décomposés par le fer assassin, me rendirent méconnaissable à tous les yeux. Enfin, après avoir dit un éternel adieu à mon malheureux pays, je me rendis en France; j'y séjournai près de six ans. Le vertueux Alfriw vint m'y joindre, et m'apprit l'heureuse issue de son entreprise. Après bien des travaux et des peines, il était parvenu à vendre mes biens; il me remit l'état de vente, ainsi que quinze cent mille francs qu'ils avaient produit : j'étais loin de m'attendre à cette somme; je témoignai ma surprise à Alfriw, et le re-

merciai de son activité ; ensuite je fis trois parts de mes fonds. Voici, lui dis-je, le prêt que j'ai reçu du prince; c'est vous que je charge encore du soin d'acquitter ma dette : de plus, je n'ai pas craint d'exposer vos jours, votre gloire et votre temps ; je vous dois la vie. Il ne m'est pas possible de vous récompenser d'une autre manière, cette portion vous appartient, ne me refusez pas. Vous entrez dans le monde, vos talents, votre humanité vous attireront plus d'envieux que de richesses. Je veux donc vous mettre en état de tenir un rang, et de pouvoir être utile au malheureux. Ce bon jeune homme ne savait comment me prouver sa vive reconnaissance : la plus belle, lui dis-je, est le mérite rare que vous possédez ; c'est moi qui conserverai un souvenir éternel de votre dévoûment. C'est en

ce moment que je sentis combien il était doux de faire des heureux ; après m'avoir remercié, il me fit ses adieux et partit en me promettant d'exprimer au prince combien j'étais pénétré de sa tendre estime. Enfin, après avoir visité la France toute entière, je me mis en route pour l'Italie; je traversai avec douleur ce malheureux pays qui ne peut nourrir ses enfants, lesquels pour gagner leur vie, sont contraints d'aller dans d'autres climats, offrir leur temps et leur liberté; mais je fus fier d'être ce que je suis. Quand j'arrivai dans cette ancienne reine des mers, la superbe Venise n'était plus ce qui la rendit si fameuse. Rome, à son tour, me retint dans ses murs; ce n'était pas ce mâle courage célébre par cinq siècles de victoires, qui attira mes regards, mais bien l'essor que le génie

prenait dans cette ville. A la place de cette riche simplicité qui fit triompher ses fondateurs, je ne vis que la pourpre et le luxe ; et quand je cherchai ces fameux guerriers qui avaient renversé l'empire de Carthage, qui avaient fait trembler *Prusias* dans ses murailles, soumis l'Etolie, la Gaule, la Macédoine, Corinthe, et tant d'autres empires, cette ancienne république qui avait donné naissance aux Scipion, Marius, Fulvius, Cornelius, ne pouvait plus se glorifier d'être la mère-patrie de ces grands hommes ; et si je pus être consolé de l'état de pauvreté où la mollesse avait jeté Rome, ce fut d'y trouver un vénérable pontife serviteur d'un Dieu bienfaisant et pacificateur.

N'ayant plus rien qui m'attachât à Rome, voulant fuir un monde turbulent, j'ai choisi cette ville. Ah! combien

combien je dois m'en savoir gré, puisque j'y ai retrouvé ma fille!

Aménaïde pressa son père dans ses bras, et chercha à faire disparaître de son ame les traces de chagrin que ce récit y avait imprimées.

Nos deux dames qui avaient été rassurées sur la santé de lord W***., conçurent bientôt les plus vives alarmes en voyant que son état empirait chaque jour : ses organes s'affaiblirent à un tel point, que la mort et la vie semblaient également régner dans son cœur. Aménaïde se lamentait nuit et jour près du lit de son père; ses regards lui exprimaient sa douleur; mais la tendresse filiale ne peut rien contre l'ordre de la nature. W***. ne s'aveuglait pas sur sa position; il la connaissait : les effets en étaient terribles. Ah! quel eût été son désespoir, si elle avait prévu que

la mort de l'auteur de ses jours était presque son ouvrage; elle n'eût pas survécu à ce coup fatal; mais elle avait d'autres épreuves à soutenir. Ses souffrances ne lui avaient pas encore mérité le séjour paisible. J'ai dit précédemment que lord W***. commençait à se rétablir de sa blessure; la manière dont il retrouvait sa fille, l'avait affecté; mais le temps et les consolations que Dieu procure aux malheureux, eussent opéré une entière guérison, que la nouvelle la plus funeste vint empêcher.

Madame Darbara lui remit une lettre qu'un inconnu lui avait donnée. Il l'ouvre : ô ciel! quels sont ces traits? ceux que tracèrent le féroce Sulton. Ah! madame, s'écrie-t'il, après douze ans d'exil, ce monstre me poursuit encore! voilà son seing; mais voyons ce qu'il me mande.

« W***., tu as échappé à ma ven-
» geance, et jouis en paix des bien-
» faits d'un prince, dont la mollesse
» et une sensibilité déplacée ont
» épargné des êtres dangereux pour
» le nouvel arrangement des choses.
» Ce n'est que depuis un an que j'ai
» appris ce fait. Mais tel nom que
» tu prisses, telle obscure retraite
» que tu habitasses, tu devais sa-
» voir que la terre ne pouvait porter
» un W***., tant qu'elle aurait un
» Sulton. Après bien des recherches,
» des peines, des soins, j'ai décou-
» vert tes traces; dès ce moment ta
» perte fut arrêtée. Tu n'avais plus
» un lord lieutenant pour te proté-
» ger, un Alfriw pour te servir, un
» rang pour te donner des partisans.
» L'occasion me servait; le bras
» qui devait te frapper s'offrit natu-
» rellement. L'or ne valait rien pour

» payer cette action : la jalousie,
» l'amour outragé, le pouvoir de
» cette fatale passion qui maîtrise
» tous les cœurs faibles, m'envoya
» un vengeur. Ce Dieu que tu en-
» censes ne t'a pas fait parer l'évé-
» nement ; mais s'il m'a été doux
» de te faire percer le sein par l'a-
» mant d'Aménaïde, combien je
» m'en veux d'avoir empêché les
» suites de cette union si innocente!
» combien j'eusse été flatté en te sa-
» chant dans les bras de ta fille ! car
» je sais que c'est miss Charlotte
» que tu te proposais d'épouser.
» Quel beau tableau que celui qui
» représente un partisan outré de la
» secte catholique, pressant conju-
» galement sur son cœur l'enfant à
» qui il a donné le jour ! quelle
» douce pratique des mœurs ! com-
» bien une telle morale doit inspi-

» rer de confiance dans ton Dieu !
» Cependant tu existes encore :
» l'effet que je me promettais a
» trompé mon attente. N'importe,
» l'occasion se présentera une au-
» tre fois, et tu connaîtras que ce
» n'est pas impunément qu'on ose
» attaquer mes principes, et qu'on
» cherche à perdre Sulton. »

Cette lettre jeta la consternation dans l'ame de Mayter; madame Darbara était tremblante, et prévoyait de nouveaux malheurs. W***., qui avait conservé ce courage héroïque de l'homme, fut bientôt remis de la terreur que lui avait inspirée ce fatal billet. Madame, lui dit-il, je vous prie de garder le silence sur ce nouvel événement. Ma fille est sensible; l'amour et l'horreur de ce qui se renouvelle en ce jour, pourraient lui causer de trop vifs chagrins : la pau-

vre enfant en aura assez de ma perte et de celle de son amant. Mais quel enchaînement d'horreurs! comment se fait-il que Sulton ait connu ce jeune homme? et toi, lâche Martii! J'eusse consenti à lui donner le nom de gendre, mes biens l'auraient tiré de la misère; mais, d'après son action, puis-je encore le permettre? le dois-je? Si ma fille est malheureuse en perdant celui qu'elle aimait, combien ne le serait-elle pas en unissant sa destinée à celle d'un assassin? De deux extrémités, il faut éviter la plus terrible. Espérons que le temps fermera la plaie de son jeune cœur. Vous, madame, tâchez de découvrir si Aménaïde a vu Martii peu avant ce malheureux jour. Madame Darbara s'y prit si adroitement, qu'Aménaïde lui avoua l'avoir apperçu le matin même que Mayter la condui-

sit à l'autel. En le rapportant à W***., elle ajouta : Je puis vous assurer, milord, que votre fille ne lui a pas parlé, et ne l'avait pas vu depuis plus de deux ans.

Le secret fut si bien gardé, qu'Aménaïde ne se doutait de rien. L'état où elle voyait son père, occupait seul sa pensée. Elle paraissait avoir oublié Martii; mais l'incendie qui s'éteint reprend avec plus de force au moindre vent : Aménaïde éprouva donc de nouveau les tourmens d'amour, quand son père lui eut fait connaître ses intentions. Ma fille, lui dit-il un jour qu'ils étaient seuls, le ciel a été avare envers moi de ce bonheur qu'il accorde aux pères de famille ; j'ai joui rarement de tes embrassemens. Au moment où, dépouillé de ce rang qui ne me permettait pas de vivre pour la nature; au

moment que j'espérais ne plus me séparer de toi, ma fille, Dieu en ordonne différemment : la terre réclame ce qu'elle m'a prêté pour figurer un jour ; il faut obéir. Mais toi que je laisse exposée aux embûches de la perversité, que deviendras-tu ? la fortune dont tu vas jouir, loin d'être un sûr garant, ne sera qu'une amorce pour la fraude. Promets-moi d'être toujours ce que tu es aujourd'hui : de plus, mon enfant, il est un sacrifice que j'exige de toi ; sans doute il est grand, mais c'est un père mourant qui te le demande ; c'est la première et la dernière fois que je fais valoir mon autorité ; il m'en coûte, mais la gloire de ma fille me force à cette démarche : ta tendresse pour l'auteur de tes jours, me fait croire que je n'aurai pas la douleur de te refuser ma bénédic-

tion, ce que tu me forcerais à faire si tu me désobligeais. Ah ! milord, s'écrie Aménaïde, rendez plus de justice à votre fille ; elle est prête à vous sacrifier sa vie : je vous promets d'avance.... — Ne me donne pas une parole dont tu te repentirais ensuite. Ma fille, je ne veux pas profiter de l'avantage d'un serment ; connais avant l'étendue de ce que tu vas promettre. Tu m'offres ta vie ; en la perdant, tu serais affranchie des regrets que ton cœur va éprouver. Par un généreux dévouement, tu me sacrifias l'objet de ta première pensée. — J'ai dû le faire. — Mais en retrouvant ton père, l'espoir d'être un jour à ton amant n'a-t'il pas flatté ton imagination? — Je l'avoue. — Quelle serait ta douleur, si tu t'étais trompée? — Vous ne voulez que mon bonheur. — Ah ! ma fille,

que ce mot est douloureux pour moi! — Je ne vous comprends pas. — En m'expliquant, tu vas peut-être me haïr? — Jamais! parlez. — Eh bien! si de nouvelles raisons empêchaient que tu fusses à Martii, te sentirais-tu assez de courage pour supporter cette nouvelle adversité? — Je ne crois pas qu'elles existent. — Tu ne le crois pas! ma fille, il faut préparer ton ame; il faut en bannir un chimérique espoir: car je n'ai fait que pressentir tes esprits sur une cruelle résolution. Martii ne peut plus être à toi. — Grand Dieu! et c'est mon père qui prononce mon arrêt, qui me réduit au plus fatal désespoir! Ah! milord, révoquez un ordre si funeste. Vous avez pu juger des efforts qu'il m'a fallu faire pour oublier Martii: la raison, la reconnaissance, m'en faisaient une loi; mais à présent que

j'ai satisfait à la nature ainsi qu'à l'amitié, pourquoi ne m'est-il pas permis d'accorder quelque chose à l'amour? Ces plaintes sont naturelles, reprit W***. : le cœur humain a de ces faiblesses qui le conduisent au délire; mais ma fille qui voit mes souffrances, peut-elle m'accuser de faire son malheur, sans le ressentir aussi vivement qu'elle? est-ce par dureté? ai-je à me reprocher le titre odieux de mauvais père? Si cette union avait été convenable, ne me serais-je pas empressé de la former, de donner à ma Charlotte quelqu'un qui pût me remplacer près d'elle, un guide pour la conduire, un ami pour la consoler? Aménaïde, n'empoisonnez pas mes derniers instans; ayez plus de confiance dans mes discours; ne me forcez pas à révéler un secret qui vous ferait horreur; immolez un

penchant qui vous rendra votre sécurité première : c'est un hommage que vous adresserez à ce Dieu pour lequel vous n'avez encore rien fait, et à qui vous devez tout. Sur-tout, ma fille, garde-toi de fréquenter ces cercles où la prostitution tient le premier rang ; ces lieux sont contagieux: la morale qu'on y pratique est scandaleuse, les mœurs y sont vêtues d'un crêpe noir, la séduction décorée de roses. En vain tu tenterais une heureuse exception, l'exemple te subjuguerait. Eh ! comment résisterais-tu au langage de ces corrupteurs, qui sont encouragés par des femmes, l'opprobre de ton sexe? Ton âge surtout ferait desirer la perte de ton innocence. Deux motifs puissans feraient agir ces êtres sans pudeur : les hommes, par l'espoir du plaisir, les femmes, pour n'avoir point à rougir devant une

jeune personne vertueuse. A l'avantage de briller un jour au sein de la dépravation, préfère celui d'une belle vieillesse, du titre glorieux attaché à la sagesse. Ne sois pas comme ces Laïs qui, flétries par l'opinion publique, méprisées de ceux dont elles desirent les faveurs, se traînent avec peine jusqu'au bout de leur carrière : encore n'y parviennent-elles qu'entourées de l'opprobre, suite inévitable du libertinage. Elles seraient trop fortunées si, cessant d'être fêtées, la mort les ravissait à la honte de se voir abandonnées, du moment que leurs charmes disparaissent ; mais elles vivent souvent dans l'oubli pour être accablées de regrets. Ce tableau t'effraie, tu ne peux croire à tant de corruption : j'ai vu, ma fille, j'ai vu ces excès. Hélas ! je n'ai pu que gémir, sans avoir le don de les corriger.

J'habitai un an cette superbe cité, la plus belle ville du monde; étranger et tenant un rang, je fus introduit dans les meilleures sociétés: du moins on nommait telles un assemblage extravagant de personnes qui promènent leur inutilité dans chaque maison; par-tout l'arrogance et la sottise s'offrirent à moi sous mille formes différentes. Un jour entr'autres, l'on me vanta l'amabilité et l'esprit d'une de ces beautés à la mode. Moins par goût que par une simple curiosité, je me laissai conduire; présenté par un habitué, on me fit un accueil gracieux; mais un autre qui arriva incontinent après moi, eut le même avantage, et fut à son tour éclipsé par un autre qui survint, ainsi de suite. On ne m'avait pas trompé, cette femme était assez bien, mais ses inconséquences l'en-

laidirent à mes yeux. Assise près d'une table de jeu, toute la société s'empressa d'avoir part au sourire qu'elle laissait échapper d'un air dédaigneux. Seul dans un coin, j'examinais tout. L'instant d'après, le mari de cette banquière de jeu fut annoncé par deux valets; mais je vis que les amis de madame n'étaient pas ceux de monsieur : car à peine se leva-t-on pour le recevoir. Ce peu d'égards pour un maître de maison, la conduite de sa coupable épouse me révoltèrent à un tel point, que j'allais sortir, lorsque mon conducteur me retint. Je lui dis la cause de mon humeur; eh! quoi, me répondit-il, cela vous étonne ! mais c'est par-tout de même; il faut cela pour figurer dans le monde : pendant que madame fait les honneurs chez elle, l'époux spécule sur le bénéfice qu'il peut

retirer de telle ou telle connaissance. On dit même que pour mieux asseoir son crédit, il doit l'envoyer à la cour : cela ne nuit pas ; au contraire, c'est ainsi qu'on acquiert de la considération. Cette aventure sera connue, elle fera sensation, les gazettes en parleront ; et grace à la beauté de madame, à un couple de cent mille francs, à deux ou trois courtisans qui brigueront ses bontés, voilà un homme comblé d'honneurs, et d'un mérite supérieur à tout autre. Mais les mœurs, m'écriai-je ! — Ce sont des chimères. — La critique peut se faire entendre. — L'or la réduit au silence. — Le mépris public ? — Milord, on ne méprise chez nous que le pauvre. — Mais la conscience, monsieur ? — Depuis fort long-temps son existence est contestée. Ah ! poursuivis-je, s'il est ainsi, il faut donc

renoncer à la société de votre beau monde : c'est chez l'honnête artisan qu'il faut chercher les vertus. Adieu! monsieur. A ces mots, je sortis courroucé contre ces gens qui sacrifient tout à la cupidité.

Ma fille, vis dans un état plus obscur; mets ton faste dans la bienfaisance, les pleurs de ceux que tu soulageras, seront ta récompense; tu seras jeune encore dans un âge avancé : alors tu pourras vérifier si ce que je t'ai dit est vrai.

La pauvre Aménaïde, honteuse des sentimens qu'elle avait laissé paraître, sentit ses yeux s'inonder de pleurs. Ah! mon père, s'écria-t-elle, pardonnez à votre fille; je vous promets d'oublier autant qu'il me sera possible, et mon amour et celui qui l'aluma dans mon sein.—Aménaïde! dieu entend cette promesse, la vio-

ler serait un crime qui exciterait sa juste colère. Le parjure ne trouva jamais grace au pied de son trône. Milord, reprit Aménaïde, je suis de votre sang, je saurai mourir plutôt que d'être faible. Oui, si je manque jamais à cet engagement, si jamais je lie mon sort à celui de Martii, que les foudres célestes m'anéantissent, et que sans cesse l'idée d'avoir outragé Dieu et mon père, remplisse mes esprits de crainte et d'effroi; que jamais le sommeil, ce trésor des malheureux, n'approche ma paupière desséchée par les larmes du regret et du repentir: êtes-vous content, milord? suis-je digne du nom de votre fille? que me demandes-tu, s'écrie alors W***? Puis-je être satisfait, lorsque je t'afflige! mais, mon Aménaïde, ta souffrance n'est-elle pas préférable à l'horrible spectacle de te

voir l'épouse d'un ass..... — Achevez mon père. — Ne m'interroge pas, ne me mets pas dans le cas de doubler tes peines. Madame Darbara entra comme W*** achevait de parler. Ah ! madame, lui dit-il, Aménaïde est digne de ses aïeux ; complimentez-moi d'avoir une fille dont les sentimens héroïques sont le fruit des précieuses leçons qu'elle a reçues de vous.

Aménaïde descendit au jardin, pour se remettre un peu de l'émotion que lui avait occasionnée l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son père. Mais ce courage qui l'avait portée à jurer son malheur, l'abandonna dès qu'elle fut seule. Les pleurs vinrent inonder ses yeux. Infortunée, se dit-elle, qu'ai-je promis ! plus d'espérance ; fatal abandon ; cruel serment ; un tourment éternel, ou la

mort, voilà donc la perspective qui m'est offerte ! O cher Martii, en devenant la femme d'un autre, je pouvais te plaindre sans faire un outrage à celui qui eût été mon époux. Aujourd'hui que je suis dégagée de l'inquiétude d'être infidelle, je ne puis sans crime penser à toi ; et c'est ton Aménaïde, ton amante qui se perd elle-même en te déchirant le cœur.

C'est ainsi que cette malheureuse fille se livrait aux transports de sa passion. Cependant elle ne haïssait pas son père ; seulement elle eût voulu connaître les motifs qui avaient dicté cet arrêt rigoureux ; elle était loin d'en savoir la véritable cause ; elle était loin aussi de prévoir les maux qu'allait fixer sur sa destinée la mort du plus vertueux des pères. Ainsi donc à leur mort, comme pendant leur vie, l'homme de bien et le méchant

différent: la perte du premier porte le deuil et la dissension dans le monde; celle du second au contraire y répand la joie et l'espoir de moins de forfaits.

Un jour qu'Aménaïde tâchait de raffermir ses esprits sur la dureté de son sort, son père lui fit dire de passer près de lui; en arrivant il lui tendit la main : approche, mon enfant, et viens recevoir le dernier baiser de l'auteur de tes jours. Il est des événemens, ma fille, contre lesquels l'homme ne doit pas se roidir; ceux qui en sont l'objet doivent se consoler en pensant que Dieu le veut ainsi: de quelles idées l'ame du juste doit être remplie, quand il touche à son heure dernière; quand il se dit à lui même, voici le moment arrivé où mes actions, ma conduite vont être jugées, où je vais recevoir la récom-

pense du bien que j'ai fait, où un Dieu de bonté va m'ouvrir son sein, où je vais enfin trouver un repos éternel. Que cet espoir est doux! de quel zèle religieux ne doit-on pas être pénétré, en se représentant l'appareil du tribunal céleste, où Dieu assis sur un trône éclatant de lumière, entourré de ses saints ministres, assigne à celui qui paraît devant ses yeux, la place qu'il doit tenir parmi les *bienheureux*. Cette perspective est grande et majestueuse; elle nous élève et nous enflamme d'un divin respect. Ce moment que je desire pour mon bonheur, et que je crains pour toi est venu; dans peu il ne restera de moi qu'un corps inanimé, qui sera bientôt devoré par les enfans de la terre. Ma fille suis toujours les sages avis de cette prévoyante amie : ce n'est qu'en ayant pour elle les

égards dus à la plus tendre mère, que tu sauras payer ce qu'elle a fait pour toi. Mais mon cœur se glace, mes membres se réfroidissent; Aménaïde, pense sans cesse à Dieu et au serment que tu m'as fait, je te bénis : son ame sortit de son corps avec sa dernière parole. Aménaïde se jeta dans le sein de son malheureux père. Mais, hélas ! il avait vécu.

La vue d'un homme vertueux, étendu sur un lit de mort, près duquel une aimable fille de dix-neuf ans, et une femme de quarante, se livraient aux pleurs les plus sincères, eussent peut-être attendri ta férocité, infâme Sulton. Mais qu'espérer d'un être aussi abject que toi, élevé dans ces forêts épaisses de l'Ecosse; tu ne connus jamais aucun sentiment de pitié; et lorsque tu te trouvas au milieu de la cour, loin de perdre ce

naturel farouche, tu voulus mériter l'opinion que le barbare *Belasis* avait conçue à ton aspect. Ce missionnaire qui fut publier la religion de Henri, dans la contrée où tu pris naissance, découvrit en toi des principes dignes de figurer dans les annales sanglantes de l'histoire de son maître : certes, il ne pouvait pas mieux empêcher les effets de l'humanité du vice-roi d'Irlande, qu'en te plaçant auprès de lui; et c'est, chargé des bienfaits de cet homme admiré par sa douceur et sa clémence, que tu cherchas à le perdre. Mais cet Henri, fléau de l'humanité, de la religion et de l'honneur, n'était pas immortel; le coup qui devait trancher son odieuse existence devait abattre ton orgueil aussi bien que ton pouvoir. Les richesses que tu as acquises aux dépends de la probité, n'ont pu te mettre à l'abri

du mépris général. Contraint après la mort de ton vil protecteur d'abandonner le théâtre de tes crimes, tu pensas en échappant à la vengeance des hommes, te soustraire également à celle de celui dont tu renversas les autels. Tu feins d'être repentant, quand tu voudrais recommencer les horreurs auxquelles tu t'abandonnas: tu parles religion quand l'hérésie te dévore, et tu joues la sensibilité en faisant assassiner un père de famille. Malgré la distance que tu as mise entre le malheureux pays qui souffrit de tes excès, et celui que tu habites maintenant, il se touvera un vengeur qui punira ta perfidie; la providence ne permettra pas que ta présence impure souille ces contrées, où l'hommage qu'on lui rend est porté au dernier degré de splendeur. Le nombre infini de tes cruautés fera dé-

couvrir ta retraite, et l'instrument de ton dernier forfait, fera retomber sur ta tête la vengeance que tu exerças si long-temps contre les innocentes victimes de ton ambition.

Assez heureux pour avoir évité le châtiment des traîtres qui attirent sur leur patrie les fléaux destructeurs, Sulton ne songea qu'à ses plaisirs. L'Allemagne fut la scène où il étala sa magnificence. Ses partisans subalternes, qui avaient partagé ses crimes sans avoir part à sa fortune, restèrent cachés dans la fange. Alimentés par leur odieux maître, ils l'instruisaient des événemens de l'Irlande. Alfriw, qu'ils avaient connu pauvre et honnête, devint le but où se dirigèrent leurs traits : son absence, son voyage, réveillèrent leur attention ; sa fortune excita l'envie. Lord lieutenant se retira ; son suc-

cesseur n'avait ni son humanité, ni sa grande ame; rien ne s'opposait alors aux projets des ennemis de l'innocent : les recherches, la calomnie, furent multipliées; on parvint à découvrir qu'Alfriw avait été en France, qu'il y avait été autorisé par l'ancien gouverneur, qu'il avait eu des conférences avec un homme puissant. Sulton ordonna qu'on sût, à quel prix que ce fût, quel était ce personnage. Ses émissaires se répandent aussitôt sur les divers points de la France; un d'entr'eux voit lord W***. à Paris : quelle découverte ! Sulton ne peut en croire le rapport de son agent; cependant il sait qu'il n'est pas mort, qu'un heureux destin l'a sauvé. Cette idée lui rend toute sa fureur; il le fait suivre : l'existence de cet homme est un fardeau pour lui; l'argent acquis

par le crime sert à payer le crime. De plus, il apprend aussi la façon dont le lieutenant d'Irlande a conservé à lord W***. une partie de sa fortune; la rage qu'il sent d'une pareille action, anime davantage son courroux qui ne peut qu'être nuisible à Mayter. Enfin, quittant l'Allemagne, comme trop éloignée du centre où de nouveaux attentats vont recommencer, il se rend en Italie près de Mayter, qui s'y est réfugié. Là, donnant un libre cours à son caractère barbare, il mit sa terrible vengeance à exécution, et plongea dans un deuil éternel deux personnes admirées par leurs vertus et leurs malheurs.

La sensible Aménaïde fut tellement affectée de la mort de son père, que sa douleur étouffa cet amour qui l'avait rendue si malheureuse.

Madame Darbara, quoiqu'aussi pénétrée que sa jeune amie de la perte qu'elles venaient de faire, lui prodiguait des consolations dont elle eût eu besoin elle-même. Elle résolut, pour adoucir la profonde mélancolie où elle la voyait plongée, de lui faire changer de climat. Lord W***., en mourant, lui avait recommandé de quitter Pise, et de se rendre auprès du respectable prélat de Venise, homme respectable et des plus instruits. Elle n'eut pas de peine à décider sa pupille à ce voyage : son cœur desirait abandonner des lieux qui avaient été témoins de ses infortunes. On fit donc les apprêts du départ avec célérité ; ce premier article rempli, madame Darbara fut trouver le banquier chez qui étaient les fonds appartenant à Aménaïde; elle lui remit tous les papiers nécessaires pour avoir

également ceux de feu son père, et réunir par ce moyen toute la fortune d'Aménaïde sur une seule maison. Grace à l'activité de cet honnête banquier, à son amour pour la probité, tout fut arrangé au gré de ces dames, un mois avant l'époque déterminée pour leur départ; mais un incident aussi douloureux qu'imprévu, vint mettre obstacle à ce dessein, et fit marcher Aménaïde de périls en périls. Ce nouveau malheur prouve combien les décrets de Dieu sont impénétrables. En effet, cette vie à laquelle nous attachons tant de prix, est bien peu de chose; un souffle nous la transmet, un plus petit souffle nous en prive : car nous passons aussi vîte que la minute qui est révolue avant que sa naissance soit marquée.

Madame Darbara, dont la santé

avait résisté aux inquiétudes, aux soins de douze années, éprouva tout d'un coup un engourdissement général. Aménaïde, effrayée de l'état de sa digne amie, fit appeler un médecin; mais soit ignorance de sa part, soit que le mal fût trop invétéré, ou que son heure fût sonnée, au bout de deux fois vingt-quatre heures cette vertueuse femme expira dans les bras de sa chère Aménaïde, dont cette mort rendait le destin déplorable.

Que de changemens dans l'espace de six mois! la fille de W***. retrouve un père, une fortune; elle croit toucher à la fin de sa misère: son amant est perdu pour elle; son père est enlevé à sa tendresse; son amie, son mentor meurt, au moment que ses soins lui eussent été le plus nécessaires.

La voilà donc seule, sans aucun ami, livrée à elle-même, ignorant ce qu'elle deviendra, ne sachant où aller, craignant de s'exposer dans un pays qu'elle ne connaît que par ses peines. Elle pouvait, hélas! s'écrier avec ce philosophe dont la morale est si pure : *La vertu sans appui, dans ce monde pervers, doit craindre, à chaque pas, de tomber dans l'abîme.*

A dix-neuf ans, possédant une fortune considérable, ayant de la beauté, en faut-il davantage pour avoir à redouter les embûches du crime? Aménaïde ne s'aveuglait pas sur sa position; malgré qu'elle la connût, elle n'avait pas assez d'expérience pour l'éviter; elle ignorait sur-tout cet art si usité et si dangereux : la dissimulation lui était étrangère; naïve et généreuse, elle croyait

qu'on pouvait avec ces deux qualités lutter contre la fourberie; mais un acte d'humanité qu'elle fit avec cette candeur qui la caractérisait, lui prouva le contraire de son opinion. A côté de la maison qu'occupait le feu lord W***., il y en avait une de modique apparence, habitée par une femme qui avait près de quarante ans; un air de grandeur qui perçait à travers les symptômes de la misère, intéressait en sa faveur. Aménaïde eût desiré secourir cette dame; mais la crainte de l'humilier la retint; cependant chaque fois qu'elle allait à la promenade, elle prenait plaisir à voir cette inconnue qui était toujours occupée, soit à lire, ou à des travaux plutôt délassans que lucratifs. Ne trouvant aucun moyen de satisfaire son généreux penchant, elle la fit appeler, prétex-

tant avoir de l'ouvrage à lui donner. Cette femme la remercia de la confiance qu'elle lui accordait, et promit de répondre à l'intérêt qu'Aménaïde lui montrait. Par malheur pour notre jeune orpheline, cette femme s'annonçait avec aisance : elle prit pour du sentiment ce qui n'était qu'hypocrisie. Un entretien qu'elle eut avec elle, la confirma dans le dessein qu'elle avait de la secourir. Un jour, elle venait rendre de l'ouvrage à Aménaïde ; celle-ci était à déjeûner : elle la fit mettre à table, et la força de prendre une tasse de chocolat. Alors Aménaïde lui demanda la cause qui l'avait réduite à cette extrémité. Chère demoiselle, lui répond cette femme, vous me paraissez avoir une trop belle ame pour que je cherche à vous dissimuler mes peines et mes torts. Oui, mes torts !

j'en eus : ils étaient grands, puisque je portai l'oubli du devoir filial jusqu'à méconnaître l'autorité de mes parens. Napolitaine d'origine, mon père tenait un rang distingué dans la noblesse; son insouciance, un nom illustré par ses aïeux, des biens immenses, lui firent dédaigner l'art militaire; ne cherchant qu'à jouir des avantages que lui donnaient ses titres et son crédit, notre palais était le rendez-vous de la jeunesse galante; ma mère, sans me porter ni amitié, ni haine, me laissait libre au milieu de ce cercle dangereux pour les mœurs, mais qui flattait sa vanité. Jusqu'à quatorze ans, on me traita en enfant; cependant plusieurs jeunes seigneurs me faisoient déjà la cour : mais mon cœur en avait désigné un, et cet autre se trouva précisément le moins riche de ceux qui

fréquentaient habituellement notre maison, par conséquent, celui qui se faisait le moins remarquer par son opulence. Ma mère ne se fut pas plutôt apperçue que ses hommages se dirigeaient vers moi, qu'elle résolut de me marier. Le choix qu'elle fit de mon époux, eut le consentement de mon père; tout s'arrangea donc en fort peu de temps. J'ignorais que mon état allait changer, quand on me prévint qu'on me mariait à huit jours de distance de celui que mes parens me signifièrent leurs volontés. Surprise de cet ordre, j'osai demander si c'était à *Zantellino* que l'on me destinait. Ma mère alors me regarda avec colère, et me demanda si c'était à moi à me choisir un mari; tremblante à cette question, je me mis à pleurer: pardon, dis-je à ma mère, je ne connais pas encore les

usages : je croyais qu'on ne se mariait que lorsqu'on s'aimait. Ma mère me dit que ces convenances n'étaient usitées que parmi la classe du peuple, mais que les grands ne pouvaient s'y assujettir sans honte. On me renvoya dans mon appartement, où mes femmes m'attendaient, ainsi que les personnes qui devaient faire mes habits de nôce ; tous ces apprêts me firent verser des pleurs : chacun me plaignit, mais personne n'osait heurter les intentions de mes parens. Restée seule avec une femme-de-chambre, cette fille me dit : Eh quoi! signora, vous pleurez ! le seigneur Zantellino aurait-il le pouvoir d'essuyer vos larmes ? Zantellino, repris-je subitement ? — Oui, signora : vous le connaissez ? — Il vient ici. — Le pauvre garçon n'y viendra pas long-temps. — Quelle en est la rai-

son? — C'est qu'ayant appris votre futur mariage, il m'a dit ce matin que son intention était de fuir, pour ne pas être témoin d'un pareil événement; mais, signora, il desire vous faire un éternel adieu; il attend votre réponse : veuillez me la dicter. L'étonnement où j'étais de voir mon secret divulgué, m'ôta la force de prendre aucune résolution. Cette fille, gagnée par mon amant, interprêta mon silence en faveur de Zantellino; elle sortit et m'abandonna à mes rêveries.

Le soir, il y eut grande assemblée au palais. On me para plus richement qu'à l'ordinaire; j'en demandai la raison; mais un jeune homme que mon père me présenta me la fit savoir. Ce seigneur était mon futur époux; j'avoue qu'il avait tout pour être aimé, mais mon cœur plein de

Zantellino ne vit en lui qu'un homme ordinaire. Il fut très-poli, très-attentif à me plaire : cependant, soit prévention, ses manières me parurent un peu cavalières. Aussi la comparaison que je fis entre lui et Zantellino, ne fut pas à son avantage ; ses assiduités commençaient à me fatiguer, il s'apperçut de l'altération de mes traits ; il me demanda si je ne me trouvais pas incommodée, je lui dis que j'allais me retirer ; il voulut m'accompagner jusqu'à mon appartement, je le refusai. Hélas ! je ne savais pas que je m'évitais une peine pour retomber dans une autre. Comme j'étais près d'entrer chez moi, j'apperçois Zantellino. Cette vue me glaça tellement, que je m'évanouis : quand je repris mes sens, je me trouvai sur un canapé, entre mon amant et la cruelle fille qui m'avait servie

avec un zèle si opiniâtre. Zantellino, lui dis-je, qu'avez-vous fait ! l'honneur n'aurait-il pas dû vous empêcher de troubler ma tranquillité : mes parents me destinent à un autre qu'à vous. Je vous aime, mais il faut que j'obéisse. A ce discours, Zantellino pâlit, ses yeux s'égarent : il se promène à grands pas dans ma chambre. A la fin il s'arrête, me fixe avec fureur.... ? Puis, m'adressant la parole ? Eh bien, mademoiselle, obéissez, sacrifiez-moi à un lâche rival. Je ne veux apporter aucun obstacle à cette union, l'homme qu'on vous propose est trop vil pour me donner satisfaction : il est un moyen, je le sais, de rompre ce fatal hymen. Mais la seule idée me fait frémir; c'est donc à moi de renoncer à ce bonheur qui eût comblé mes vœux. Il m'est refusé, je n'ai plus qu'un espoir ; rien

ne m'empêchera de le réaliser. Vous vous le reprocherez ce funeste dessein, vous seule l'aurez causé ; il troublera votre sommeil ; l'image de votre amant que vous aurez trahi sera présente à votre esprit. Adieu, perfide, adieu : ainsi parla Zantellino ; le désespoir que je remarquai sur ses traits me fit craindre les suites qui pourraient en résulter ; ce ne fut qu'à force de larmes que je parvins à l'appaiser. Mais il exigea de moi un rendez-vous, pour me faire part, me dit-il, d'un projet qui pourrait nous rendre heureux. Hélas ! j'engagai ma parole : alors sa joie fut aussi grande que sa tristesse l'avait été. Nous nous séparâmes, lui fort satisfait, moi au contraire très-chagrine, en pensant à ma démarche inconsidérée. L'heure convenue où Zantellino devait se rendre près de

moi arriva. Je descendis en tremblant dans le jardin où nous devions nous voir; la nuit étoit fort avancée: seule avec ma trop fidelle confidente, je n'avais pas calculé que cette entrevue pouvait me coûter l'honneur. L'amour m'avait couvert les yeux de son bandeau! pouvais-je voir mon inconséquence. Zantellino m'attendait; son premier moment fut de tomber à mes pieds, et de me remercier de mon exactitude. Puis me faisant asseoir sur un banc de gazon, il me dit que ses démarches, ses informations avaient confirmé son éternelle disgrace. Il n'y a qu'un moyen, poursuiva-t'il, pour nous sauver tous deux du danger qui nous menace; je n'ose vous le faire connaître, je crains qu'il me desserve dans votre ame. Cependant il est utile, simple et facile à exécuter. Je ne vous com-

prends pas, lui dis-je ; je vais m'expliquer plus clairement, poursuivit-il. A une petite distance de Rome, dans un bourg agréablement situé, j'ai une tante qui y fait sa résidence. Son amitié pour moi me répond de l'accueil qu'elle vous fera : laissez-vous conduire dans les bras de cette tendre parente, elle n'a pas d'enfans, je suis son unique héritier ; elle ouvrira ses bras à la fille que je lui donnerai, et sous les auspices de la sagesse l'amour allumera le flambeau de l'hymen.

Au seul nom d'enlèvement, mon cœur frissonna ; mais je fus faible, Zantellino amoureux et entreprenant ; chacune de ses paroles était sans argument ; le danger d'être découvert par quelqu'un du palais, augmentait mon embarras. Je cédai, mon amour fut plus fort que ma ver-

tu. Comment une jeune fille de quinze ans résisterait-elle dans une semblable situation? A peine avions nous fait quelques milles, que j'envisageai toute l'inconséquence de ma conduite; mes parents trahis, déshonnorés par leur fille, font parvenir leurs justes reproches jusqu'à moi : alors les sanglots les vengent de l'outrage fait à notre maison. Zantellino me prend dans ses bras, cherche à modérer l'excès de mes alarmes; mais le repentir est plus fort que ma tendresse; heureuse si j'en avais eu assez pour retourner aux pieds des auteurs de mes jours, confesser ma faute et implorer mon pardon.

Au bout de quelques jours, nous arrivâmes à *Morino*, où Zantellino m'avait dit trouver sa tante; mais il m'avoua que cette parente était morte depuis six mois. J'étais ré-

solu, continua-t-il, de vendre cet héritage; les circonstances m'ont fait changer de sentiment; ce sera la propriété de mon épouse : c'est peu en comparaison des biens qu'elle me sacrifie; mais l'amour s'efforcera d'effacer les torts de la fortune. Enfin, mademoiselle, après nous être juré un mutuel attachement, nous vécûmes dans l'union la plus intime. Zantellino fit plusieurs voyages à Naples. Soit que mes parens ne me trouvassent pas digne de faire des démarches pour me rappeler à eux, ou qu'ils fussent satisfaits de ne plus m'avoir sous leurs yeux, ils ne firent aucune poursuite contre moi. J'eus le malheur d'apprendre leur mort après plusieurs années de mariage, sans avoir pu jouir de leurs caresses. Leurs biens furent légués à un neveu qu'ils avaient; et par cette juste pu-

nition, je me trouvai dépouillée d'une fortune que je desirais moins pour moi que pour mon époux. Cette perte n'était que le commencement de ma disgrace. Il y avait un an que mes parents n'étaient plus, quand un jour Zantellino m'annonça que des affaires l'appelaient pour quelque temps à Naples; je lui témoignai le déplaisir que j'éprouvais de cette séparation; il chercha à calmer mes inquiétudes, et partit en me promettant d'abréger son absence le plus qu'il pourrait; malgré cette promesse, je n'en fus pas moins affligée; je pressentais l'avenir: je ne me suis pas trompée. Six mois s'étaient écoulés depuis le départ de Zantellino; une seule lettre m'avait annoncé son séjour à Naples. Des songes horribles m'empêchaient de goûter les douceurs du sommeil; ma situation

empirait chaque jour, sans prévoir le moyen de l'améliorer. Hélas ! ce que je cherchais à savoir, me fit connaître toute l'horreur de mon sort. Un matin je vis entrer chez moi plusieurs *sbires ; il Barigello*, leur chef, me montra l'ordre de s'emparer de tous les biens appartenant à mon époux : confuse et agitée, je demande où est Zantellino ; mais ces gens ne purent me donner aucune notion : mes larmes, loin d'attendrir leurs ames de bronze, ne firent qu'exciter leurs sarcasmes et leurs propos. N'ayant aucune arme à opposer à leur barbarie, je fus forcée de me bannir moi-même de l'humble retraite où j'avais cru finir mes jours. Cependant, après m'être fait exhiber cet ordre fatal, je vis qu'il m'était permis d'emporter les effets qui étaient à mon usage. Je fus aussi-tôt

chez le juge qui vint m'aider de son autorité ; je le priai de me dire s'il avait connaissance de l'événement qui m'arrivait : cet homme respectable me dit que lui-même avait signé la sentence ; que s'il eût dépendu de lui, il m'eût été serviable, mais que les ordres qu'il avait reçus étaient précis. Mais mon époux, lui dis-je, où est-il ? Quoi, reprit le juge, vous ignorez son accident ? Quel accident, m'écriai-je ? Ah ! malheureuse femme, continua-t-il, il y a quatre mois que Zantellino eut dispute au théâtre de la Reine ; après le spectacle, il se battit en duel, et fut laissé mort sur le champ de bataille. Ciel ! m'écriai-je, cela se pourrait-il ! — Hélas ! rien de plus certain ; c'est à la suite de cette fâcheuse aventure que les parens de Zantellino, de concert avec ses créanciers, ont obtenu un

un jugement pour rentrer dans ses biens, et vous dépouiller ainsi : tout les favorisa. Comme votre époux n'avait pas établi vos droits par un contrat d'union, je me vis forcé de faire parler la loi. Je ne vous ferai pas le triste récit de mon désespoir, je ne vous ferai pas connaître jusqu'à quel excès se porta ma douleur. Ainsi donc, je vis détruire en un instant les projets d'une vie paisible. Je me rappelai alors ces momens passés près d'un époux aimé; une heure avant cette affreuse connaissance de mes maux, je croyais que le retour de celui qui m'était cher apporterait une félicité durable; jamais, disais-je, jamais le chagrin ne pourra compenser dans mon ame la joie que je sentais d'avance; insensée que j'étais! un jour de plus dans la carrière de la vie, change bien des destinées : celui qui

fait mouvoir à son gré le milliard d'habitans qui peuple la terre, peut dans une minute renverser l'état le mieux consolidé. J'ai été assurée de cette triste certitude : j'ai quitté les malheureux auteurs de mes jours, pour un époux que le sort, ce tyran des hommes, m'enlève; mes parens me sont ravis; je suis privée de mon héritage ; sans amis, je me vois condamnée à errer de ville en ville, sans état, dans le printemps d'une vie que le hasard m'a donnée; vous l'avouerai-je, aimable Aménaïde? j'osai, dans mon aveuglement, blâmer celui qui nous gouverne : que ce Dieu, m'écriai-je, qui se dit notre soutien, ne m'a-t-il laissée dans le néant! ai-je demandé à en sortir? quels sont les plaisirs d'ici-bas? peut-on compter pour bonheur la fourbe d'un milliers de fripons sans foi, l'injustice

des hommes, les vicissitudes des passions ? s'il les contrarie, pourquoi ne les empêche-t-il pas de nous tyranniser ? sommes-nous la cause si nos premiers parens ont péché ? sommes-nous responsables d'une faute qui ne nous fut jamais connue ? pourquoi, enfin, Dieu nous punit-il avant de nous avoir montré nos inconséquences ? C'est ainsi que je parlais, malheureuse ! j'outrageais celui qui me punissait avec peine, et qui m'envoyait des consolations puissantes.

Le juge, témoin de mes égaremens, me reprend avec douceur. Vous vous plaignez, me dit-il, et ne réfléchissez pas que vous êtes l'instrument de votre ruine. Dieu, en vous donnant l'existence, vous a dit : Obéissez à vos parens ; respectez-les, et vous prospérerez : avez-vous écouté sa voix ? d'après vos propres

aveux, vous avez suivi le penchant qui flattait vos goûts; cependant Dieu vous a également ordonné de les étouffer. Si, méprisant sa volonté, vous êtes infortunée, est-ce à lui de vous secourir? que peut-il faire pour un enfant qui le méconnaît? où serait la gloire de la vertu, si on avait continuellement ses exemples devant les yeux? c'est donc à nous à les créer journellement, à nous prémunir contre le vice, à souffrir quand on est malheureux par l'oubli de ses devoirs, et à pratiquer les leçons de sagesse, sans avoir d'autres guides que son cœur.

Les accens de cet homme portèrent dans mes esprits un rayon d'espoir. Je me sentis émue; des larmes mouillèrent mes paupières, il s'en apperçut. Bien, continua-t-il, bien; voilà le véritable encens digne d'être

offert à Dieu : un prompt et sincère repentir lui plaît mieux que l'indifférence avec laquelle on le sert quelquefois ; ces pleurs m'annoncent que vos reproches sont plutôt dus à l'erreur qu'au mépris des mœurs. Ma fille, je veux vous témoigner combien votre situation me touche. A présent que mon devoir de magistrat est rempli, je puis devenir homme et en exercer le droit. Nommez la contrée où vous voulez vous retirer : je me charge de pourvoir à tout, de vous prouver que la sensibilité n'est pas encore bannie ; que s'il est de ces êtres qui avilissent par de noires actions un titre et un bienfait qu'ils tiennent du ciel, il en est qui s'honorent aussi d'alléger les maux de ceux qui souffrent.

Ces paroles me rendirent tout-à-fait à moi-même. Hélas ! lui dis-je ,

qu'ai-je fait encore pour mériter tant de soins ! j'accepte, monsieur : je croirais, en vous refusant, ne pas vous donner une marque du triomphe que vous avez remporté sur mon aveuglement ; Dieu ne pouvait se choisir un plus zélé défenseur que vous : on ne peut se dispenser de chérir sa morale, lorsque c'est vous qui la propagez. Pour toute réponse, ce juge sévère, mais vertueux, me serra la main, et me dit que sitôt que je desirerais partir, il remplirait la promesse qu'il m'avait faite. Je ne pus cependant abandonner ce tranquille hameau, sans être humiliée. Voilà donc ce que nous mérite une faute : les grandeurs dont j'aurais pu jouir ne sont plus qu'une chimère ; moi qui avais des gens à mes ordres, je reste seule, ne sachant plus où aller ; ce qui m'arrivait était juste :

je me résignai et souffris patiemment. Après m'être emparée de mes effets, comme linge, habits, argenterie, je vendis ce qui n'eût servi qu'à entretenir un orgueil déplacé, me réservant le stricte nécessaire : je me trouvai avoir deux cents pièces d'or. Je quittai ce pays, duquel j'étais, pour ainsi dire, chassée ignominieusement. Zantellino m'avait souvent parlé de cette cité, vantée par son ancienne splendeur; n'ayant aucune raison pour donner plus de préférence à une ville qu'à une autre, je m'y fis conduire, en témoignant au serviable magistrat combien j'étais reconnaissante de ses services; là j'espérais, à l'aide de mon travail et de la petite fortune que je possédais, pouvoir terminer une vie que ma faute avait rendue orageuse. J'eus un peu de peine à me faire dans le

commencement à ce nouveau genre d'existence ; mais la religion, cette mère des infortunés, m'aida à supporter les fatigues et les privations que mes moyens exigeaient. Voilà, mademoiselle, les suites d'un premier moment d'erreur. Je n'ai à me reprocher que la désobéissance envers mes parens ; j'en fus punie cruellement. Puissent mes infortunes vous être de quelque utilité, et puisse la morale que vous en tirerez vous faire voir qu'il est dangereux de se livrer sans retenue aux impulsions de son cœur !

Aménaïde fut attendrie, dès qu'elle connut les peines de celle qu'elle regardait comme une personne qui devait lui être attachée : elle l'eût été peut-être, sans un de ces accidens qu'il est impossible de prévoir. Félisa (nom de fille de cette

Napolitaine) avait été vérédique dans son récit; elle n'avait omis qu'un fait de ses aventures, lequel eût éclairé Aménaïde, si Félisa l'en avait instruite; mais cette femme extrêmement dissimulée pensa qu'il pourrait influencer sur l'amitié de sa jeune protectrice : elle vit donc qu'il était prudent de le taire.

Aménaïde, qui comme je l'ai dit, ne trouvait de remèdes à ses ennuis, qu'en exerçant les douceurs de la bienfaisance, parla ainsi à Félisa : Je trouve, ma chère dame, un rapport très-sensible entre vos afflictions et les miennes : certes, je vous plains de toute mon ame. Je suis, ainsi que vous l'avez été, sans appui que ma propre conscience; mais on est quelquefois sujet à s'égarer dans cette route pénible; ce n'est qu'après avoir franchi les obstacles qui nous empê-

chent d'arriver au bonheur, que nous pouvons nous flatter de posséder les connaissances si utiles pour se bien conduire. Un Père en mourant me recommanda à une vertueuse amie. Mais le ciel me l'a enlevée, cette digne femme ; je suis seule au monde ; mon dessein est bien de me rendre à Venise, près du respectable archevêque, ancien ami de mon père. Mais accoutumée à m'épancher dans le sein de l'amitié, l'isolement où je suis réduite me semble affreux. Je desire avoir une compagne qui remplace celle que j'ai perdue : vous êtes seule aussi ; liez votre sort au mien ; restez avec moi, vous ne serez plus obligée de songer aux soins de votre existence : mes biens sont assez considérables pour nous deux ; je ne vous demande que beaucoup d'amitié pour le peu que je vous offre. Félisa, qui

ne s'attendait pas à une pareille proposition, excita encore par un refus obligeant le desir qu'Aménaïde avait d'en faire sa compagne. Cependant, pressée par la fille de lord W***., elle se rendit à ses vives sollicitations. Je ne sais comment reconnaître tant de générosités, lui dit-elle ! je vous en ai dit le moyen, reprit Aménaïde, aimez-moi, aidez mon inexpérience de vos lumières ; c'est moi qui vous devrai le plus. — Mais, mademoiselle, à quoi vous serviront ces lumières, lorsqu'elles n'eurent pas assez de pouvoir pour me faire éviter le péril. —Vous le pourrez aujourd'hui, que votre raison a acquis cette force que donne l'adversité. C'est donc par votre disgrace que je peux apprendre à n'en pas ressentir une semblable. Les choses ainsi arrangées au gré d'Aménaïde, elle mit Félisa

en possession de l'appartement qu'occupait madame Darbara, et quelque temps après, elle songea de nouveau à remplir les intentions de son père. L'honnête banquier lui épargna tous les embarras des emplettes et des ventes; elle ne se réserva qu'un seul soin, ce fut celui de gratifier les domestiques de lord W***. Les affaires mises en ordre, elle arrêta son départ pour le surlendemain.

Aménaïde croyait avoir trouvé en Félisa une personne qui remplacerait madame Darbara. Elle était si enthousiasmée de sa nouvelle compagne, qu'en voyant les soins, les prévenances dont elle l'accablait, on eût pensé que dans cette affaire elle était seule l'obligée. Le jour du départ approchait; malgré qu'elle-même l'eût hâté, que les intentions dernières de son père fussent préci-

ses, que mille motifs la forçassent de quitter Pise, elle ne le faisait qu'à regret. Etait-ce un ancien souvenir qui l'attachait à ce pays? était-ce l'espoir coupable de revoir celui dont elle devait fuir l'aspect? cette faiblesse eût dégradé une aussi belle ame; mais quel est l'être qui ne faillit pas? la nature est sujette à des travers infinis : il est de ces passions qui, plus elles sont combattues, et plus elles prennent d'accroissement; heureux encore, heureux celui qui peut compter quelques vertus dans le nombre de ses vices.

La veille du départ, Aménaïde et Félisa se promenaient dans le jardin, lorsqu'on vient dire à la première qu'un homme demandait à lui parler; elle prie son amie de l'attendre un instant, et court connaître l'objet de cette visite : la vue d'un

homme dont la misère était empreinte tant sur ses traits que sur ses habits, lui fit croire que c'était quelque malheureux qui venait implorer sa pitié; mais sa surprise fut grande quand il lui remit un paquet à son adresse, elle de qui l'existence était ignorée du reste du monde. Elle demanda à cet homme s'il ne se trompait pas : Non, madame, reprit-il; celui qui m'en a chargé, m'a bien dit votre nom : il vous a dépeinte avec une vérité si exacte, que je vous ai reconnue sans que j'aie jamais eu l'honneur de vous voir. — Mais, mon ami, quelle est cette personne? — C'est encore un secret que je ne puis révéler, mais qu'il vous sera facile de découvrir en lisant ce mémoire : qu'il vous suffise que je viens de très-loin pour remplir l'engagement que j'avais contracté.